

Université d'Ottawa

L'éditeur savant dans la modernité :
autour du livre, du savoir et de l'universitaire

Mémoire présenté comme exigence partielle de la Maîtrise en science politique

Eric Lyall Nelson
2093031

Dédicace

Résumé

Introduction

Corps I – le marché du livre

i – le livre

ii – la vente du discours

iii – la reproduction du savoir

iv – conclusion

Corps II – le champ du savoir

i – le savoir

ii – le champ du savoir

iii – l'évaluation par les pairs

iv – conclusion

Corps III – l'habitus de l'auteur savant

i – l'auteur

ii – l'institutionnalisation de la recherche

iii – un *habitus* de la surproduction

iv – conclusion

Conclusion générale

Bibliographie

dédicace

À Alcide, mon père, qui m'a enseigné la valeur du travail intellectuel

résumé

Les notions, développées par Pierre Bourdieu, de sphère du pouvoir, de champ, et d'*habitus*, sont déployées afin d'expliquer le fonctionnement des éditeurs savants dans la modernité. Appuyée d'une perspective sur l'histoire des idées inspirée par Michel Foucault, l'analyse situe l'avènement des éditeurs savants dans la rupture épistémologique du 19^e siècle, qui entraîne l'émergence 1) d'un marché du livre savant, 2) d'un champ du savoir scientifique au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines, et 3) de l'institutionnalisation des chercheurs dans les universités. L'émergence du programme éditorial, de l'évaluation par les pairs, et la soumissions des auteurs à la bureaucratie universitaire forment ensemble les trois poutres entre lesquelles opèrent les éditeurs savants modernes. Les éditeurs savants en viennent à constituer leur propre champ, qui n'est pas celui du savoir, mais qui laisse transparaître sur ce dernier des effets hétéronomes.

L'édition savante est aujourd'hui désignée comme un segment spécifique de l'industrie de l'édition. Pour qui s'intéresse à la question, elle manifeste des caractéristiques qui lui sont propres. Sa production est le lieu de débats savants, aujourd'hui largement confinés dans les universités. Il lui incombe aussi de produire du matériel didactique, consolidant par là son rôle de gardien de vérités vers lesquelles on progresse par le travail intellectuel. L'éditeur savant se distingue des autres éditeurs par sa prétention à un savoir autoritaire. Or, si ces caractéristiques semblent évidentes, les tentatives visant à les systématiser vis-à-vis des autres formes d'édition deviennent rapidement problématiques. Où se situe la frontière entre le texte savant et celui qu'on désignerait plus généralement comme « non-fiction »? Quel est, selon l'expression de Pierre Bourdieu, le « code » d'accès à son regroupement d'auteur, hautement réputé? L'édition savante a l'avantage de pouvoir dresser une liste partielle de ses adhérents en pointant vers les presses universitaires, mais il est très évident que plusieurs groupes privés offrent une production qui souscrit aux mêmes critères. Quels sont ces critères qui permettent de distinguer incontestablement les éditeurs savants et qui nous permettraient d'ailleurs d'en dresser une liste plus complète?

Alors qu'au premier regard elle manifeste des critères qui la distinguent clairement dans la typologie plus générale de l'édition, l'édition savante se révèle être une activité à renégocier à chaque publication. Malgré certaines distinctions apparentes, telle l'affiliation à une université, elle se caractérise par des notions infiniment plus diffuses, et d'abord par sa prétention à (une forme de) la vérité. Peu de notions sont aussi contestées que la vérité, qui l'est tant au niveau de qui la détient que de ce en quoi elle consiste. Et comme les éditeurs savants seraient partenaires de sa préservation (comme le veulent d'ailleurs les énoncées de mission de plusieurs d'entre elles), ne seraient-ils pas partenaires dans l'articulation d'un discours hautement contestataire et voué à des déséquilibres ? Si, et cela n'est, selon Michel Foucault, aucunement étonnant. Avec l'avènement de la modernité, un masque se serait imposé sur le langage de sorte que les vérités, apparentes au siècle précédent, se retrouvent depuis le début du 19^e siècle sous « l'opacité du langage ». « Elle (la critique) interroge le langage comme s'il était pure fonction, ensemble de mécanisme, grand jeu autonome des signes; mais elle ne peut manquer en même

temps de lui poser la question de sa vérité ou de son mensonge, de sa transparence ou de son opacité, donc du mode de présence de ce qu'il dit dans les mots par lesquels il le représente. » (Foucault, 1966, p.94). Une tension apparaît entre cette activité organisationnelle, qui s'affirme en marche vers un savoir absolu, et l'empiricité de l'homme, qui interdit toute finalité. Les éditeurs savants sont depuis contraints à imposer des formes de gestion du discours adaptées à la modernité, formes qui puisent aussi librement dans l'héritage des presses universitaires que dans celui, plus général, de l'édition. Puisque ses vérités demeurent soucieuses de l'inconscient de l'homme toujours à reconquérir, le savoir scientifique exige d'être renouvelé. Il engage ses praticiens envers sa réactualisation, dans un éternel effort de clarification, d'approfondissement ou de départ. Le savoir scientifique, élusif de nature, doit se réactualiser, ne serait-ce que dans l'espoir de le rendre plus « certain ». Il ne peut ainsi plus se fixer plus dans une taxinomie, mais existe en vertu de son perpétuel renouvellement dans l'esprit du savant.

Pour Bourdieu et pour Foucault, le rôle des éditeurs dans le savoir est problématique. Il est problématique parce que les éditeurs savants sont ces organisations où se rencontrent intérêts et discours. Il est doublement *problématique* parce qu'à partir d'eux doit se fonder une réflexion centrale à l'histoire des idées et à la constitution du capital culturel. La dépendance à l'égard du langage dont sont marquées les sciences, y compris les sciences naturelles (Bachelard, 1953; Lyotard, 1979), invite le rapprochement avec le champ littéraire. En fait, Bourdieu reconnaissait l'applicabilité de la notion de champ littéraire au savoir, mais aussi que tout producteur de discours savant s'exerçait dans un champ d'activité proprement culturel (Bourdieu, 1992, p.299). Or, il soutient que derrière la recherche se cache un enchevêtrement du savoir qui trahit l'ordre sociologique de sa production. Les liens qui le forment sont constitutifs d'un marché où s'échange son capital symbolique/savant selon l'*habitus* de ses praticiens. La genèse du champ savant a lieu à l'âge classique, bien avant l'apparition de l'homme dans la pensée occidentale et bien avant celle du champ littéraire. Mais le voile que le langage place depuis le 19^e siècle sur la vérité ne le contraint pas moins à s'adapter aux circonstances de la rupture épistémologique. Bourdieu reproche à Foucault d'avoir surévalué le rôle de cette rupture au dépend d'une évaluation des rencontres objectives entre le champ de la production culturelle et celui de la sphère du pouvoir, politique ou économique. « (...), il (Foucault) refuse

explicitement de chercher ailleurs que dans le « champ du discours » le principe de l'élucidation de chacun des discours qui s'y trouvent insérés : » (Bourdieu, 1992, p.278). Cela n'empêche que ce positionnement dans le champ soit marqué par les transformations épistémologiques du discours.

Dans l'analyse d'un champ culturel, il est nécessaire de distinguer non seulement les formes que prennent les manifestations culturelles (dont la hiérarchie est déterminante) mais aussi, et peut-être surtout, les interactions entre les divers agents, leurs rapports de force et leurs positionnements respectifs. Il faut offrir une perspective qui rassemble les effets du marché, la hiérarchie des savoirs et l'effet des autres champs dans lesquels ces agents sont engagés. La notion de champ de Bourdieu appliquée à l'exploration de cette brèche dans le savoir exposée par Foucault est susceptible de révéler ces facteurs. Quelle est, à l'ère moderne, la nature du lien entre édition savante et savoir? Quel est l'effet sur l'édition savante d'avoir à se consacrer à la réactualisation du savoir? Quelles relations les éditeurs savants modernes entretiennent-ils avec l'histoire de leurs prédécesseurs de l'âge classique? De quelle façon le rassemblement institutionnel des auteurs influence-t-il le cours de la recherche? Enfin, y a-t-il un rôle plus profond pour l'édition dans le maintien de l'autonomie du savoir ou celui-ci en est-il plutôt menacé?

Hypothèse

Nous avançons que la rupture épistémologique qui donne lieu à la modernité a eu pour effet d'entrelacer les éditeurs savants dans un champ qui leur est propre et capable de menacer l'autonomie du champ du savoir. L'édition savante, tout en se positionnant dans les luttes internes du champ du savoir, le soumet simultanément à l'hétéronomie de la sphère du pouvoir économique et à l'*habitus* des auteurs savants. Devant les notions indéterminées que sont le livre, le savoir et l'auteur, l'éditeur savant déploie des mesures visant à les concrétiser, mesures qui laissent passer des intérêts hétéronomes à ceux du savoir scientifique. La gestion de son capital culturel devant ces pressions est la principale caractéristique organisationnelle d'un éditeur savant et s'inscrit de façon hautement déterminante pour son positionnement dans le champ et la valorisation de la connaissance.

Inspirés par l'approche de Bourdieu¹, nous explorerons trois aspects de l'édition savante qui ensemble gravitent autour de cette « œuvre culturelle » qu'est le livre savant: l'aspect commercial de son mode de transmission, qui l'expose au marché, mais assure simultanément son lendemain; la constitution interne du champ du savoir, où elle acquiert son capital culturel au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines; et, enfin, l'*habitus* des auteurs savants, fortement institutionnalisé, qui se révèle être à la racine du processus. En sens inverse, ces trois aspects décrivent les processus de rédaction, de valorisation et de commercialisation inhérents aux échanges entre capital symbolique et capital économique.

Éléments de l'approche

Les trois aspects doivent ensemble démontrer comment les activités des éditeurs savants mènent à l'hétéronomie du champ du savoir.

structure

La première partie est consacrée à l'exploration de la sphère du pouvoir économique qui « enveloppe » le champ du savoir. Nous verrons brièvement d'où provient l'industrie de l'édition et démontrerons qu'elle se distingue aujourd'hui de ses premiers jours par la présence d'un programme éditorial, soit une volonté explicite de créer les conditions intellectuelles de son renouvellement. Armé d'une double définition du livre, comme commodité et comme signification, nous démontrerons que, si tous les éditeurs sont à des degrés divers préoccupés par ces deux valeurs, l'édition savante se distingue par son attachement au pôle de la signification. C'est par cet attachement à la valeur signifiante du livre qu'on peut d'autant mieux assurer le bon fonctionnement de ce renouvellement « éditorial ». L'industrie du livre savant peut ainsi assurer son renouvellement non pas par la seule influence des ventes (d'ailleurs souvent négligeables), mais aussi en maintenant les paramètres à partir desquels les publications futures verront le jour. Puisqu'il s'exerce sur les possibilités à partir desquelles les chercheurs sont en mesure de poursuivre leurs travaux, le programme éditorial peut jouer un rôle, du moins indirect, dans l'orientation de la recherche.

1 « premièrement, l'analyse de la position du champ littéraire (etc.) au sein du champ du pouvoir(...); en second lieu, l'analyse de la structure interne du champ littéraire (etc.) (...); enfin, l'analyse de la genèse des *habitus* des occupants de ces positions » (*Ibid.* , p.298).

Il sera dans la seconde partie question d'examiner le rôle des éditeurs savants dans le champ du savoir. Nous articulerons d'abord un champ du savoir animé par deux sous-champs, celui des sciences naturelles et celui des sciences humaines (terme par lequel nous désignerons aussi, à l'instar de Foucault, les sciences sociales). Les premières n'échappent pas, comme on pourrait le croire, à l'empiricité de l'homme. Les secondes cèdent, sur leur surface, au besoin de formalisation, qui ne s'est jamais complètement éclipsé. La formalisation et le renouvellement sont ainsi les marques de ces disciplines qui ensemble étendent un monopole sur la notion de savoir scientifique. Nous verrons qu'entre les sciences humaines et les sciences naturelles la barrière est infiniment plus poreuse que celle entre ces deux savoirs et les multiples autres qui lui font compétition. Elles se distinguent non seulement par ce que Foucault nomme la *volonté de vérité* (Foucault, 1970, p.18) mais aussi par ce que Bachelard nomme le *comportement du difficile* (Bachelard, 1953, p.214). Le champ général du savoir s'articule ainsi sous l'influence, parfois contradictoire, d'épistémologies développées sous des régimes du savoir dont les genèses sont distinctes. Nous démontrerons en fin de partie comment l'évaluation externe vient assurer cette distinction scientifique dans le savoir, notamment en enfermant les deux épistémologies de la recherche en une seule procédure. Puisqu'elle doit permettre l'intervention de plusieurs mains, le processus d'évaluation par les pairs a la fonction de concrétiser la savoir sous une forme administrable, ce qui a d'ailleurs l'effet de rassembler sous la rubrique « éditeurs savants » les presses universitaires et les éditeurs académiques.

Dans la troisième partie, il sera question de démontrer que l'*habitus* de l'universitaire est à la racine du processus de l'édition savante. À l'encontre de Foucault, pour qui l'auteur tend à s'effacer dans le discours savant (Foucault, 1970, p.29), nous affirmerons que l'auteur a toujours sa place dans la mesure où le savoir scientifique repose dans son « esprit ». Si à l'âge classique le savoir tend à oblitérer son auteur, la valorisation du discours savant à l'âge moderne l'exige. Il n'est toutefois pas forcément question de contredire Foucault, qui pourrait toujours avoir raison, mais bien de reconnaître la dynamique de l'*habitus* dans la valorisation du texte savant. La nature du savoir moderne exige non seulement que soit intériorisé le savoir dans le savant, mais que ce dernier se retrouve replacé dans un réseau qui facilite le travail de réactualisation dont il se retrouve responsable. Cet enlacement du chercheur dans l'université

formera dorénavant les frontières du corps des auteurs savants. Or, cette révolution pédagogique aura pour effet de contraindre la recherche scientifique dans un champ qui ne lui correspond pas exactement. Le champ universitaire se présente en effet comme une bureaucratie, à la fois pour l'avancement professoral, que pour l'avancement dans les cadres. À ces deux orientations, qui traverseraient de façons inégales les facultés, correspondent les modes de production de l'essai, où on peut troquer un positionnement social pour un capital scientifique/savant, et celui de la monographie, qui exige un engagement en profondeur. La distinction peut toutefois être ignorée par l'éditeur savant, de sorte que l'un et l'autre puissent se présenter comme livre savant et s'inscrire de façon égale dans les processus d'avancement de l'universitaire. C'est cet engagement, le lien entre la production et l'avancement qui serait à la racine de la surproduction, dont les éditeurs savants sauront très bien s'accommoder. La production de manuscrit en vient à être animée par un *habitus* de la surproduction, qui alimente éventuellement la double fonction du marché de diffuser et d'assurer sa reproduction.

Démonstration

- 1) La production du livre assure simultanément la rentabilité de l'industrie, par l'entremise des ventes, et son renouvellement, par la production de nouveau savoir. L'éditeur savant se distingue par sa volonté à reconnaître une plus grande signification dans le livre, au détriment d'une valeur uniquement matérielle. Le programme éditorial émerge comme l'outil par lequel on peut contrôler l'ouverture épistémologique de la modernité, notamment en fournissant les moyens d'administrer la production du savoir.
- 2) Le champ du savoir est un amalgame d'au moins deux sous-champs, celui des sciences pures et celui des sciences humaines. Ensemble, ils concrétisent une notion de savoir scientifique qui prétend à une plus haute légitimité. Même s'il est utile de les penser séparément, ils se confondent chez les éditeurs savants dans la pratique de l'évaluation par les pairs, qui préserve dans l'épistémologie moderne l'illusion des représentations héritée de l'âge classique. Les maisons d'édition savante sont unies entre elles et distinguées des autres éditeurs de non-fiction par cette pratique.
- 3) L'auteur savant s'assimile au professeur d'université, dont l'émergence dans la modernité répond à l'institutionnalisation de la recherche. Le champ universitaire partage ses membres entre les disciplines, auxquelles correspondent des modes particuliers de production du savoir, ainsi que selon leurs dispositions à s'orienter vers l'administration. Or, le champ dans son ensemble, de part et d'autre des diverses orientations, est marqué par un régime d'avancement typique d'une bureaucratie. Les publications sont au cœur de ces stratégies d'avancement, mais la façon dont elles sont employées révèle non seulement une dimension essentielle du livre savant, mais aussi que l'universitaire est animé par un *habitus* de la surproduction.

Par ces trois dimensions, qui sont trois tableaux d'une même activité, les éditeurs savants parviennent à s'imposer comme agents dans la production du savoir. Les éditeurs savants se distinguent en modifiant pour leurs besoins un modèle organisationnel adapté à la modernité, en imposant un monopole sur le savoir légitime et en récoltant quasi-uniquement ses auteurs parmi les universitaires. Les éditeurs savants tendent alors à invalider l'autonomie du champ du savoir puisqu'ils contraignent les possibilités de son développement aux limites d'un processus décisionnel animé par la possibilité de réduire le savoir à une forme préexistante; puisqu'ils encouragent la prolifération de perspectives épistémologiquement révolues sur le savoir; et parce qu'ils misent sur un *habitus* de la surproduction né du champ universitaire. Ces trois éléments seraient constitutifs d'un champ propre à l'édition savante.

Approche méthodologique

Le texte est de nature exploratoire. Il a une certaine prétention théorique : Bourdieu et Foucault forment son fond. À part quelques rares moments, il exclut l'empirique, non seulement au niveau de son contenu, mais aussi dans sa structure. Autrement dit, l'objet du texte est en partie de remettre en question la certitude des vérités empiriques afin de dégager une perspective « archéologique ». L'étude empirique peut prétendre à une plus grande précision et possède le plus souvent une valeur historique. Or, certaines questions ne lui sont pas accessibles. Recenser tout l'empirique dans le monde de l'édition serait interminable et reviendrait à s'interdire un regard sur les conditions de production. Si l'on s'en tient uniquement à l'empirisme, c'est de toute une capacité de réponse dont on s'écarte, capacité dans laquelle réside la nôtre.

Quoique nous évitions de la discuter comme telle, la notion de l'impondérable referme certains aspects méthodologiques de notre réflexion autrement ouverts. Que ce soit par les formes du livre, la nature du savoir ou les catégories d'auteurs, nous posons comme limite la notion de l'impondérable, soit une notion qui permet d'accommoder toutes les formes pensables en s'articulant silencieusement sur un fond de possibilités, en théorie, limitées. Le livre peut être grand, petit, couché dans toute la variété de matériel à partir duquel on peut fabriquer une page, et relié avec du bois, du cuir, du métal ou tout simplement du carton. Entre cela, il peut accommoder toutes les formes du discours accessibles à l'éditeur. Le savoir, éternellement

à réactualiser, se retrouve imbriqué dans un jeu de normes anciennes et contemporaines dont l'évaluation complète dépasse les limites du présent texte. Le regroupement des auteurs est toujours à renégocier, notamment en raison de l'activité des hérétiques consacrés. Les « codes » par lesquelles on y accède sont toujours en évolution. Enfin, notre questionnement se dirigera non seulement vers le phénomène nommé mais aussi vers son effet, soit de ce qu'il permet entre les possibilités impondérables et les limites des circonstances. Des ventes se déploie la capacité pour des ventes ultérieures; de la division des disciplines provient le discours général sur la science; de l'institutionnalisation du savoir émerge la surproduction intellectuelle.

Il sera question de débayer trois perspectives qui ensemble posent sur l'édition savante un regard permettant de déterminer l'étendue de son rôle dans la production du savoir, ce sur quoi nous reviendrons en conclusion. Soucieux des effets du positionnement de l'éditeur savant peut-être deviendrons-nous plus capables d'en dépasser les contraintes et d'atteindre ce que Bourdieu nomme « une vision plus vraie et, en définitive, plus rassurante, parce que moins surhumaine, des conquêtes les plus hautes de l'entreprise humaine » (Bourdieu, 1992, p.15).

i – le marché du livre

Notre propos se donne comme premier objet de discuter de l'économie politique de l'édition. Le savoir et l'édition savante sont perçus comme des formes distinctes, des recoins caractérisés, de ces espaces plus larges que sont le discours et l'édition générale. Nous verrons ici quels liens les retiennent à leur premier champ. L'édition de livre, c'est une intervention dans le discours pour en recueillir une bricbe. L'activité d'enfermer un discours fixe et de l'offrir à un public plus ou moins bien défini est ce qui réunit dans un même champ d'activité tous les éditeurs. Autrement dit, l'industrie du livre a pour objet de marchander des parts du discours. La forme que prend cette marchandisation s'est transformée avec le passage des âges. L'âge moderne réserve toutefois une forme jusque-là inédite. La rupture épistémologique qui donne lieu à la modernité est liée à l'établissement du programme éditorial, et notamment de l'avènement de la collection, comme principe d'organisation de la production livresque. Dans cette innovation, qui se distingue par la recherche active de nouveaux textes, les éditeurs, surtout les éditeurs savants, trouveront un outil de gestion bien adapté aux formes du discours qui accompagnent la modernité.

Par la production du livre, les éditeurs voient à la demande pour le livre; ils assurent parallèlement, par l'entremise du programme éditorial, le renouvellement de cette demande. De ce double constat on peut dégager comment les éditeurs aujourd'hui s'affairent à mettre en marché ces bribes du discours enfermées dans le livre. La définition du livre comme *objet signifié* permet ce transfert du discours vers cette forme matérielle et, ultimement, commerciale. Or, la seconde définition du livre, celle de *signification matérialisée*, permet de soutenir l'offre de nouveaux manuscrits en créant les conditions intellectuelles nécessaires à la réactualisation du savoir. Le livre, surtout le livre savant, crée des échos qui sont à leur tour redirigés vers la publication, assurant ainsi le renouvellement non seulement des capitaux, mais aussi du discours à partir duquel poursuivre ce renouvellement. Si le processus de réactualisation de la connaissance repose aussi, comme nous le verrons, dans la sphère du savoir et dans l'*habitus* de l'auteur, il ne s'inscrit pas moins dans les perspectives de revenus futurs de l'éditeur.

L'éditeur assure son existence en misant sur les deux fonctions du livre, celle d'un objet commercialisable et celle d'un véhicule de signification. L'intérêt qu'il porte à cette seconde fonction est principalement animé par son besoin futur de capitaux. La sphère économique exerce ainsi une pression dont l'effet est d'assurer une marchandisation du discours, la valeur significative n'étant que transitoire à la valeur marchande. L'objet annoncé de l'éditeur, surtout de l'éditeur savant, est d'assurer une valorisation symbolique du discours, et d'ainsi soutenir le capital culturel de son programme éditorial. Mais c'est précisément par là qu'ils parviennent à créer une valeur économique.

Nous entamerons avec une définition du livre qui souligne ses deux fonctions, pour ensuite offrir une brève histoire de l'industrie qui situe la naissance du programme éditorial à l'aube de la modernité. Le programme éditorial s'imposera, surtout chez les éditeurs savants, comme un principe de signification à partir duquel on assure le renouvellement de la production du livre.

le livre

Le bibliographe W.W. Greg avançait une double définition pour le livre : à la fois objet matériel fait de papier broché ou relié et contenu abstrait. (Greg, 1941, cité de Feather, 2011, p.32). Cette définition soutient les deux dimensions du livre que nous voulons souligner. À ces deux dimensions correspondent des fonctions respectives. La fonction abstraite est de nature discursive. Elle s'intègre dans un discours qui comme elle demeure invisible et qu'elle vient à partiellement incarner. La fonction matérielle a plutôt comme objet de contenir une forme finie de ce discours afin d'en assurer la transmission. Le livre est connaissance et contenu de la connaissance. « A material book that doesn't conceal such a forest (of structured and meaningful language) between its covers is an empty shell, a corpse, a body without a soul. » (Bringhurst, 2011, p.10). Ces fonctions se confondent dans la même chose, le livre, de sorte que le discours en vient à acquérir une forme matérielle dans l'objet et l'objet en vient à représenter ce qui autrement ne peut être vu. L'invisibilité du discours atteint dans le livre une forme matérielle privilégiée.

C'est par l'entremise de cette double fonction que le livre s'affirme comme l'instrument

de la réactualisation de la connaissance. En imposant un lien officieux entre production et diffusion, le livre s'assure d'un rôle essentiel. Il peut alors, entre autres capacités, trancher entre officiels et non-officiels les multiples dires que peut émettre une personne. Devant les multiples écrits d'une personne décédée, dans ce cas Nietzsche, Foucault se demandait où trancher. Qu'est-ce qui constitue une œuvre et où s'arrête-t-elle? (Foucault, cité de Hariri, 1979, p.143). À cette question, le livre offre une réponse partielle mais importante, puisque sa diffusion, en principe, s'effectue avec l'approbation de l'auteur. La question que pose Foucault est infiniment plus complexe et étend ce que peut constituer un « texte d'auteur » bien au-delà du livre (notamment, comme nous le verrons, à l'école de pensée). L'interprétation du livre qu'on peut en tirer révèle toutefois une dimension autoritaire, une *volonté de vérité* avancée et approuvée par son auteur. La fonction symbolique du livre peut ainsi s'affirmer d'autant plus légitimement qu'elle est rattachée à son auteur par l'incontestable lien de publication.

Le livre est simultanément signification officielle qu'on rattache à une personne et objet dont la fabrication puise, en Occident, dans un très lointain passé. James Muir rapporte qu'il devient possible, à partir du 3^e siècle, de parler de livre dans le sens d'un ouvrage transcrit sur papier, plié en signature, et broché entre deux planches de bois (Muir, 1976, p.111). Cette forme, qui prendra au Moyen Âge le nom de *codex*, est toujours à la racine du livre. Les conventions sur le jeu des proportions du texte et de la page, parfois défiées, mais depuis transmises, par la pratique, l'enseignement, et l'ample et ancienne littérature sur la pratique du métier de typographe² (pour ne rien dire des livres eux-mêmes) prêtent leurs conventions à la postérité. Les formes que peut prendre le livre, tant dans sa manifestation physique que dans sa manifestation significative, sont, en principe, illimitées; sa présentation et son contenu ne sont contraints que par les ressources, matérielles et intellectuelles, accessibles au typographe et à l'auteur.

La marge de manœuvre de l'auteur s'étendrait toutefois au-delà de celle du typographe puisque la fabrication du livre enferme définitivement le matériel par lequel se transmet la signification. Les communications du livre sont fixes, mais la signification que chercha

2 Notons ici le magnifique ouvrage de Robert Bringhurst, *The Elements of Typographic Style*, qui n'est pas sans rappeler l'effet de magie que décrivait Foucault dans les textes où sont rassemblées les similitudes du monde. Bringhurst a le don de démontrer comment le jeu des proportions géométriques qu'on retrouve dans la nature (ex : le « nombre d'or ») figurent dans les anciens manuscrits et sont à la racine de l'art typographique.

à y instaurer l'auteur n'est pas forcément précise puisqu'elle ne demeure accessible que par l'entremise d'un discours qui depuis l'aube de la modernité, selon l'expression de Foucault, se révèle opaque. L'accès à la signification repose sur une variété d'outils intellectuels. Le décodage générale de la langue, par l'entremis des outils que son le lexique et la grammaire, est incontournable mais peut très rapidement se voir supplanté par la présence dans le texte d'un jargon et de références dont l'apprentissage est nécessaire et qui interdira l'accès jusqu'à ce que cet apprentissage soit complété. Ainsi, si le livre dans son langage premier peut être accessible à tous, cela ne signifie pas qu'il est pour tous comestible; l'accès à sa signification repose parfois sur un savoir accumulé. Ce en quoi doit consister ce savoir n'est pas toujours précis. La capacité du lecteur à saisir le contenu est conditionnée par ses connaissances acquises, en lui accordant l'accès à sa signification, mais aussi en affectant l'interprétation. C'est ce second aspect de l'accès au texte qui a l'effet d'imposer l'imprécision qui le hante. L'héritage intellectuel du lecteur est déterminant dans la signification qu'il reconnaît dans le texte. La condition par laquelle la valeur symbolique peut s'étendre à l'infini repose ainsi en bonne partie sur l'expérience antécédente variée du lecteur. Cette imprécision dans le texte fixe est un malaise profond du livre.

Le livre à la fois renferme dans la temporalité mais possède dans sa forme significative un espace qui s'étend à l'infini, même si la volonté de l'auteur était précisément de fermer un discours autour d'une certaine signification. Dans tous les cas, la volonté de manifester une signification par la publication d'un livre incarne la volonté d'enfermer dans un matériel un discours dont l'ordre se veut réflexif de cette signification. Cela va pour l'ouvrage savant et pour l'ouvrage de fiction, car on suppose que même un roman va quelque part³. Cette volonté de fermer le discours se retrouve à la racine de sa valeur significative. Entre *objet signifié* et *signification matérialisée* ne se joue pas moins un axe du livre qui permet de penser ensemble ses extrêmes. Et c'est en pensant ainsi qu'il devient possible de comprendre comment, en enfermant un discours de sorte à le finir, il se veut pourtant toujours objet d'un espace symbolique qui continue d'être ouvert.

On parle du livre des deux façons, comme *objet signifié* et *signification matérialisée*. Pour
3 L'admiration vouée à ceux qui parviennent à se récuser de cette obligation d'un « arc » romanesque et lui préférer un effet rhétorique, tel Joyce ou Proust, a à son cœur comme justification qu'il est très difficile d'échapper gracieusement, dans le roman, à ce besoin de cohésion. Cela est de plus en plus inacceptable qu'on se rapproche d'une valeur commerciale du texte, comme en témoigne d'ailleurs les péripéties, marquées par l'édition à compte d'auteur, de ces deux auteurs auprès de leurs éditeurs.

ces deux raisons, il occupe une fonction privilégiée dans le discours, celle d'assurer qu'il soit, sous ces deux formes, saisissable, tant comme objet dont la consommation est nécessaire à la poursuite de sa signification, que comme point d'appui dans l'échange de ces significations. Cette « objectification » du discours sous la forme du livre soutient la façon dont on discute du savoir : il est, dans le cadre d'échanges savants, d'autant plus facile de discuter du savoir comme chose tangible qu'on l'enferme dans un objet matériel vers lequel on peut diriger son interlocuteur. On ne peut qu'alors le saisir comme on le ferait un objet, et en parler de cette façon. C'est pourquoi, quoiqu'il soit fascinant et très utile de s'attarder à l'étude des spécimens, pour le comprendre, on ne peut se fonder sur une étude du livre qui procéderait uniquement par sa description (une approche que Greg d'ailleurs dénonce), mais bien par une approche qui cherche à comprendre les *fonctions* du livre. Nous ne prétendons pas ici toutes les avoir identifiées, seulement deux d'entre elles, celle de matérialiser une signification et de signifier le matériel. Nous identifions aussi une contradiction qui, comme nous le verrons, est à la racine de la réactualisation du savoir : celle entre la prétendue autorité du livre par son enfermement du discours, et le fait que son interprétation soit, en théorie, impondérable et puisse accommoder des réponses contraintes seulement par l'héritage intellectuel du critique.

la vente du discours

L'édition forme un objet d'étude depuis au moins le milieu du 17^e siècle. Les décennies qui suivirent l'invention de l'imprimerie sont depuis d'un intérêt particulier. L'émergence de cet intérêt serait liée à l'émergence d'un intérêt plus général pour les antiquités⁴ (Feather, 2011). Il est significatif que cet intérêt pour l'histoire du livre se concentre dès ses débuts autour du livre imprimé, au point où l'étude des publications du 15^e siècle constitua rapidement le noyau du domaine. Cela trahit la volonté de reconnaître le domaine comme étant celui de la transmission de masse, celle-ci n'ayant été possible qu'après l'invention de l'imprimerie. Le privilège qu'on accorde au livre publié dans la caractérisation de l'étude de l'édition masque une tradition bien plus longue. La mutation opérée par l'imprimerie ne fut que le premier jalon de la constitution de l'industrie dans sa forme moderne. Malgré les importantes modifications

4 L'appréciation du livre comme objet archéologique ne viendra qu'au 17^e, mais la notion du livre comme objet d'art est antérieure à Gutenberg, comme en témoigne la tradition des enluminures.

qui marquent son histoire, le double objet de l'édition, qui reflète les deux fonctions du livre, étale à travers les âges une activité commune, alors même que les conditions matérielles et intellectuelles évoluaient. Les moyens d'y parvenir, matériels et significatifs, suivent l'histoire des technologiques d'impression et celle des idées. Les conventions autour de ces histoires disposent les éditeurs dans le marché et les soumettent à un jeu d'influences réciproques. Initialement de nature typographique, elles s'étendront, par la naissance au 19^e siècle du programme éditorial, autour des formes de partage du discours.

« In ancient Rome the job of publishing was much like it is today » (Muir, p.114). En nous rappelant que la Rome antique était habitée de personnes dont l'activité principale consistait à enregistrer la commande d'un patricien pour l'ouvrage d'un philosophe ou poète en vogue, à payer à ce dernier un frais de reproduction, et à engager des scribes à cette fin, le comédien britannique Frank Muir révèle une manifestation ancienne, beaucoup plus que l'imprimerie, de l'activité d'éditer. La distinction entre édition et imprimerie doit être retenue, faute de quoi les éléments particuliers à chacun souffriraient d'être mis à l'écart. Or, on ne saurait aujourd'hui penser l'une sans l'autre. L'édition existait, sous des formes inconvenantes, bien avant Gutenberg, et l'innovation de ce dernier n'est pas la seule contribution technologique d'impact dans l'histoire de l'impression. D'autres parts, l'apparition de l'imprimerie n'abolie par la production manuelle de livre. « To those who were alive at the time, the two processes must have seemed similar; both could be referred to as *ars artificialiter scribendi* by contemporaries. » (Blake, 1991, p.275). Au-delà des variations technologiques et des circonstances intellectuelles qui entourent leur pratique respective du métier, une activité commune unit le contremaître de scribes au *Managing Editor*.

L'invention de l'imprimerie est l'innovation technologique par laquelle les maisons d'éditions allaient pouvoir s'affirmer dans un marché du livre jusqu'alors dominé par la production « artisanale » des monastères et des rares petits reproducteurs. La reproduction du texte avait possédé des assises commerciales (déjà à Paris, vers 1240) bien avant le 15^e siècle; un marché du livre existait avant l'invention de l'imprimerie. Or, par cette invention, il devint possible d'envisager de publier non seulement à compte de lecteur, comme on le faisait depuis l'antiquité, mais aussi pour un public inconnu de l'éditeur. Le lecteur n'avait plus besoin d'avoir

placé lui-même une commande pour un ouvrage spécifique. La reproduction de masse permit d'alimenter les appétits creusés par les rares rencontres entre lecteurs et livres. Autrement dit, par la production de masse allait se constituer un marché de masse, non plus un marché dominé uniquement par la demande, mais aussi par l'offre. Le volume de production devint assez large pour soutenir un marché dispersé par l'anonymat. Ce débit permis de production (60,000 volumes auront été publiés avant la fin du 15^e siècle (Feather, 2011, Introduction) est constitutif de l'industrie de l'édition.

Si les premiers éditeurs, tel William Caxton en Angleterre, se spécialisèrent dans certaines formes du texte, les livres existants formaient toujours la source principale des manuscrits à publier. Alors que les premiers éditeurs se spécialisaient dans leur production, elle ne visait pas explicitement la production de nouveaux textes, mais plutôt la réimpression de textes auxquels l'éditeur avait accès. Comme en témoignent les annexes du livre de Harry Carter (1975), la Bodleian Library fut jusqu'à la fin de l'âge classique une source privilégiée de projet d'impression pour Oxford University Press. Dans le cas de Caxton, son succès fut assuré par un long séjour en Bourgogne, pendant lequel il aurait eu accès à la bibliothèque du Duc. « Other booksellers in England were able to provide their customers with English literature, but only Caxton could provide them with literature which was in their own language but which was also the courtly reading of the Burgundian court. » (Blake, 1969, p.69). L'univers des similitudes que décrit Foucault semble conforme à ce régime de production. La motivation à rechercher des textes nouvellement créés était non seulement tronquée par une perspective sur le discours qui voulait qu'il ne faisait que se refléter lui-même, mais aussi parce qu'un texte n'avait de valeur que s'il avait été précédemment circulé. La qualité de leur production, tout autant que ses rencontres personnelles avec les textes, soutenaient les succès commerciaux de ces premiers éditeurs. Leur production s'insérait dans un marché dans lequel participait toujours la production manuelle, habituellement de haute qualité. Pendant la Renaissance, chaque éditeur possédait sa propre police, ses préférences matérielles et son étampe unique, le *dingbat*. Typographe et éditeur se confondaient souvent dans la même personne, qui n'était jamais très loin de la production, comme c'était le cas de presque tous les arts de cet âge. La spécialisation de l'éditeur aurait ses racines dans cette tradition artisanale, ce qui délie dans l'archéologie de l'édition, spécialisation

du texte et programme éditorial.

La spécialisation héritée de cette approche artisanale du Moyen Âge allait progressivement être supplantée, dans l'approche à la sélection du texte, par le programme éditorial. Ce transfert se représente comme un approfondissement de la valeur significative du livre (mais pas au dépend de sa valeur matérielle, tout au contraire). Puisqu'il s'inscrit dorénavant dans un cadre qui n'est plus uniquement le sien, mais aussi celui de la maison qui le commande, le livre est présenté comme l'émanation d'un projet cohérent et, ce faisant, enfermé dans une signification qui, au moins en partie, le transcende. Dans la transformation de l'*épistémè* de l'Occident au début du 19^e siècle, Foucault affirmait que se trouvait aussi le germe de l'*organisation* du discours, non au sens de son réassort, mais dans le sens de la transformation de sa fonctionnalité. En démontrant comment l'évolution de l'histoire naturelle vers la biologie, de la grammaire générale vers la philologie, et de l'étude des richesses vers l'économie politique s'explique par un déplacement de l'*ordre* vers l'*organisation*, il démontre comment le discours s'est vu contraint par la nouvelle épistémologie de s'étendre à l'intérieur, mais uniquement à l'intérieur, des limites qu'il invoque (Foucault, 1966, chap. 7). Dit selon notre propos, par l'entremise du programme éditorial, les éditeurs du 19^e siècle déblayaient un espace pour le livre, mais un espace contraint par ce qu'il n'est pas et pourtant, simultanément, complètement diffus à l'intérieur de ce qu'il est. La valeur significative du livre prend de l'ampleur à se voir ainsi renforcée par l'ordre des discours puisqu'elle se retrouve à la fois circonscrite mais diffuse.

La forme privilégiée que prend le programme éditorial est la collection. C'est la collection qui parvient à encercler le livre d'une valeur significative plus profonde, mais aussi mieux adaptée à la modernité dans sa capacité de se conformer à la nouvelle épistémologie. Pour Cambridge University Press, la part importante de l'évolution a lieu dans la seconde moitié du 19^e siècle. « Things began to change in the 1870s, and the significant aspect of the change is that it showed an active desire to expand the business by commissioning books, and to do this in areas where large sales could be expected over the long term. (...). In 1874 Cambridge published the first volumes in the Pitt Press Series of edited texts. » (Black, 2000, p.34). C'est par ce lien qu'il devient possible de soupçonner que l'émergence de l'industrie contemporaine de l'édition savante est liée à la rupture épistémologique décrite par Foucault.

Le programme éditorial apparaît en même temps que la modernité et reflète, surtout pour l'édition savante, l'installation d'une volonté de lier le discours à l'intérieur de son objet et d'exclure catégoriquement ce qu'il n'est pas. Le programme éditorial est un régime de production intellectuelle proprement moderne. Par son inauguration, les éditeurs se font complices de la modernité. Elle servira à administrer la production des nouveaux discours tout comme elle servira à organiser l'industrie du livre.

La fonction matérielle du livre revient ainsi appuyer sa fonction symbolique. En couchant l'œuvre dans un projet significatif plus large, l'éditeur en améliore la valeur symbolique et en produisant sous un format déterminé, tels les aspects d'une collection, le format peut faire augmenter la valeur significative du texte⁵. Le programme éditorial occupe une place particulière en relation à l'apparition de l'homme dans la pensée occidentale. Ce n'est pas qu'il apparaît de nulle part; la spécialisation existe peut-être depuis toujours. Or, les circonstances créées par la rupture épistémologique la nécessitait. Autrement dit, s'il serait possible d'affirmer que, sous certaines formes, le programme éditorial existait avant le 19^e siècle, il est difficile de soutenir qu'il n'existe pas après. Elle est nécessaire pour contenir la production du discours qui se révélait alors de capacité infinie. L'apparition du programme éditorial est donc à la racine de ce rapport profond entre l'émergence de l'empiricité de l'homme et le développement de l'industrie moderne de l'édition. Elle l'est doublement puisqu'elle reflète l'apparition d'une volonté d'organisation du discours, soit de son arrangement, non plus selon ses ordres apparents, mais plutôt en fonction de son organisation interne.

la reproduction du savoir

« A partir de Smith le temps de l'économie ne sera plus celui, cyclique, des appauvrissements et des enrichissements ; (...) ; ce sera le temps intérieur d'une organisation qui croît selon sa propre nécessité et se développe selon des lois autochtones—le temps du capital et du régime de production. » (Foucault, *Les mots et les choses*, p.238). Une quelconque forme de programme éditorial anime tous les éditeurs. Il peut être épars et sans signification, complètement dévoué

5 Le monde du livre français est particulièrement affecté par cette standardisation de la présentation, dont l'effet est de placer sur un même plan des textes dont les valeurs dans le champ littéraire ou scientifique seraient variables. Pensons à la collection *Points* aux Éditions du Seuil, ainsi qu'aux collections *Tel*, *Folio* et *NRF* chez Gallimard.

à la reproduction de capital économique, cela n'exclut pas son existence. Production littéraire et « non-fiction » sont des formes distinctes; on les reconnaît tout de moins selon des signes différents, la prose étant habituellement plus explicite dans sa signification. Dans la dualité qui anime le livre, celle de commodité et celle de signifiant, tout éditeur s'y retrouve, même s'il se place aux extrêmes, refusant de se caractériser par le marché ou y répondant dans une forme dont le succès est préétabli. L'éditeur se caractérise principalement par une volonté de transmettre une signification, aussi restreinte soit-elle, en échange d'un soutien financier, qu'il soit fondé, comme c'est le plus souvent la cas, sur les ventes, ou plutôt sur une quelconque forme de subvention. L'emploi d'un programme éditorial pour y parvenir est ce qui distingue l'éditeur moderne et la façon dont on reconnaît son apparition.

L'éditeur doit effectuer un va-et-vient entre les deux obligations qui lui incombent dans la modernité. Dans un premier mouvement, la production du livre assure une marchandisation du discours. Le programme éditorial est un moyen privilégié d'améliorer ce transfert du symbolique vers le matériel, et d'assurer parallèlement la valorisation économique du culturel, non seulement parce qu'il approfondit la valeur de signification, non plus parce qu'il structure à l'échelle de l'industrie un réseau plus large de signification, mais parce qu'il assure la possibilité de son lendemain. Plus ces trois phénomènes organisationnels se fortifient chez tels ou tels éditeurs, plus ces derniers seront en réception de soumissions. À l'augmentation du capital culturel, même dans le seul objet d'en retirer un profit économique, correspond l'augmentation des auteurs prospectifs voulant s'accaparer une part de ce capital pour leur propre besoin. Oxford UP est l'exemple le plus frappant de ce phénomène et en manifeste de plus, par l'ampleur de son programme, une autre dimension. L'échelle de son programme et l'ordre de son organisation lui permettent d'accommoder une variété de forme du discours savant et de jouer sur plusieurs plans dans le champ du savoir. Entre la Clarendon Press et la Oxford, London Press se joue une distinction structurée autour de la valeur scientifique relative des textes, notamment entre essai et monographie. Si le programme éditorial se présente d'abord comme un approfondissement de la valeur significative du livre, il n'en est pas moins mesure visant à en retirer une plus grande valeur économique.

Parmi toutes les formes d'édition, c'est chez les éditeurs de livre de non-fiction que l'on

retrouve la manifestation la plus explicite d'un programme éditorial, la production littéraire pouvant habituellement se dispenser de discuter explicitement de ses attachements. C'est chez eux que le besoin du programme éditorial s'est fait le plus prononcé puisqu'il est question non seulement de faire saillir les analogies, mais aussi les différences, moins nécessaires à la fiction (Foucault, cité dans Harari, 1979, p.154); c'est pourquoi on note chez les éditeurs de non-fiction les fracturations les plus prononcées du discours. En effet, l'édition de non-fiction s'est rapidement vue structurée en fonction de son rapport aux diverses *volontés de vérité* qui émergent dans la modernité. Elle se constitue autour des diverses disciplines et ses programmes éditoriaux émergent à leurs marges pour articuler la rectitude disciplinaire, mais aussi assaisonner le discours d'occasionnelles percées discursives (par la différenciation). Cette grande distinction de « non-fiction » devient néanmoins un élément qui rassemble dans un espace duquel tous les participants éprouvent le besoin de se distinguer.

Les éditeurs savants s'affirment avec une certaine longueur d'avance dans cette réorganisation du discours du 19^e siècle, car les premières maisons d'édition savante font leur apparition bien avant celle de l'homme. C'est au 17^e siècle qu'on retrouve les premiers éditeurs voués quasi-exclusivement à la dissémination de traités scientifiques. Cambridge University reçut son droit « to print all manner of books » en 1534, Oxford peu de temps après. Or, jusqu'au 17^e siècle, ces droits seront, règle générale, sous-loués à des artisans semblables à Caxton (surtout UOP (Carter, 1975), mais aussi CUP (Black, 2000)). Les nouveaux savoirs du 19^e siècle ne proviennent pas forcément des presses universitaires. Or, une fois la nouvelle épistémologie promulguée, il devint intenable que ces dernières s'en tiennent à l'écart. Mais malgré la nouvelle épistémologie, les presses savantes, aux rangs desquels s'ajouteront les entreprises d'édition savantes comme celle des frères Macmillan, contraints par leurs prétentions à se rapprocher de ces premières, ne seront jamais délivrées de cet attachement premier à une forme de vérité scientifique née de son affiliation première avec les universités. Si plusieurs autres savoirs se sont depuis ajoutés dans l'ordre éditorial, cet attachement premier à la vérité classique est constitutif de l'approche à l'édition des éditeurs savants.

La constitution de l'éditeur savant moderne repose alors sur ce mélange de l'autorité savante historique des presses universitaires et de l'organisation des discours propres aux savoirs

de la modernité. Tous les savoirs sont contraints à articuler des prétentions à la vérité et nul n'échappe au besoin de se renouveler. Ce besoin d'un renouvellement qu'assurent les éditeurs savants s'impose de plus selon des cycles dont la différenciation n'aurait rien à voir avec le genre de science qui y est renfermé : l'édition des sciences naturelles n'est elle aussi contrainte que par l'impondérable. Elle l'est par l'emploi du langage (Lyotard, 1979, p.11; Bringham, 2011, p.8), et aussi par leurs perspectives de recherche, marquées non pas par une continuité contre laquelle s'insurge Bachelard, mais bien par des ruptures qui accommodent des départs soudains (Bachelard, 1953, conclusion). Les sources infinies d'information que peuvent générer les routines des techniciens de laboratoire (Latour, 1996) écartent enfin la possibilité d'un savoir fini. L'arrivée de l'homme aura l'effet premier de s'ajouter aux considérations éditoriales des éditeurs. Or, son effet ne sera pas limité à celui d'un nouveau savoir puisqu'elle impose aussi une nouvelle épistémologie au discours savant.

Le renouvellement du savoir peut se comprendre comme cet éternel débat, d'ailleurs de plus en plus institutionnalisé dans la carrière universitaire. L'histoire de l'édition savante est aussi l'histoire de coup et de contre-coup de la signification. Foucault reconnaît comme une autre « fonction d'auteur » celle de diriger un ensemble d'idée ou une école de pensée, fonction dont Marx et Freud seraient les représentants emblématiques (Foucault, cité dans Harari, 1979). L'historiographie des idées déployées par ces ceux est déjà impondérable. Or, le mécanisme persiste à ce jour. L'effet de *A Theory of Justice* de John Rawls en est exemplaire. Une recherche de Scholar's Portal révèle 565 articles qui contiennent dans leur titre le nom 'Rawls', ce qui ne dit rien des multiples livres qui lui sont consacrés et des milliers d'autres dans lesquels on le cite. On retrouve ici ce principe de la réaction au cœur de l'autonomisation du champ dont discute Bourdieu sous la notion de l'*illusio* (Bourdieu, 1992, Da Capo). Chaque affirmation renferme le potentiel de provoquer des idées, des réflexions théoriques, des approches méthodologiques, des écoles de pensées, etc. La commercialisation du livre savant voit ici à la création de ces circonstances à partir desquelles assurer une commercialisation ultérieure. Surtout, elle permet à l'éditeur savant de s'assurer d'une alimentation régulière en manuscrits. Si, comme nous le verrons dans la troisième section, l'auteur est à la source de la production, l'éditeur a aussi sa part à jouer dans le maintien de l'espace du discours, aussi diffus soit-il. La source de la chaîne de

production du livre savant se situe dans les conditions de possibilités dans lesquelles s'orchestre cet immense jeu de langage qu'est le discours savant (voir la discussion de Wittgenstein dans Lyotard, 1979).

L'écrivain révèle parfois son école, mais rarement se positionne-t-il de façon explicite contre les autres. Comme le travail du style doit écarter son positionnement dans le champ (Bourdieu, 1992), l'écrivain n'exclut pas un style en le nommant, mais en proposant son alternative; il affirme les analogies, mais pas les différences. Le discours savant est ainsi infiniment plus explicite dans son positionnement que le discours littéraire. Même lorsqu'il ne se réclame pas ouvertement d'une école de pensée, l'auteur savant cherche, en affirmant ses trouvailles, à exclure le contraire de ses conclusions. L'éditeur savant, puisqu'il opère autour d'un discours beaucoup plus circonspect que le discours littéraire, est plus susceptible de manifester des positions antagonistes et s'organise fermement, à partir de la seconde moitié du 19^e siècle, autour de ces espaces de contestation. Foucault notait combien les sciences sociales possèdent la capacité de se dissoudre et de se reconstituer; « C'est ainsi que toutes les sciences humaines s'entrecroisent et peuvent toujours s'interpréter les unes les autres, que leurs frontières s'effacent, que les disciplines intermédiaires et mixtes se multiplient indéfiniment, que leur objet propre finit même par se dissoudre. » (Foucault, 1966, p.369). Bachelard soutint que les sciences naturelles y sont tout aussi enclines (Bachelard, 1953). Toutes les formes du savoir scientifique doivent se soumettre à la chaîne entre texte primaire et texte secondaire (Foucault, 1970) dans un éternel processus de rectification.

L'examen du marché du livre savant révèle un champ d'activité économique dont le potentiel de rentabilité est bas, mais dont les perspectives semblent certaines en raison de cet approvisionnement en nouveaux projets assuré par la production actuelle. Si certains éditeurs parviennent avec difficulté à se rentabiliser, notamment les presses universitaires, d'autres semblent assurées pour plusieurs années dans leurs revenus. La modeste introduction d'Albert N. Greco au volume *The State of Scholarly Publishing* souligne que malgré ces perspectives de pauvre rentabilité, plusieurs entreprises bien connues, parmi lesquelles on retrouve Thompson Reuters, Pearson et McGraw-Hill Ryerson, appartiennent à des groupes financiers encore mieux connus, dont Bank of America, Deutsche Bank et JP Morgan Chase (Greco, 2009,

Introduction). Greco se demande pourquoi ces firmes s'investissent dans un marché à faible rentabilité. Il offre comme réponse que si la rentabilité est faible, elle est assurée. Ces firmes ont ainsi depuis longtemps intériorisé l'acceptabilité de faible rentabilité. Elles ont, en d'autres mots, compris le jeu délicat entre capital culturel et capital économique, et le jouent avec des ambitions sévèrement mesurées, soucieux du fait qu'un trop grand déséquilibre pourrait entraîner des conséquences négatives à plus long terme. Du côté des éditeurs universitaires, c'est Oxford UP qui excelle à ce jeu. La finesse de son jeu se révèle être la boucle de ce processus de réactualisation de la connaissance. Oxford parvient à maintenir son capital culturel en s'assurant, par l'entremise de sa réputation institutionnelle, un débit de soumission qui assure un vaste choix et accommode en particulier les choix capables de mieux équilibrer la valeur significative et matérielle du livre. Or, c'est aussi par l'ampleur de sa production qu'Oxford assure son excellente gestion du capital culturel. D'un bout à l'autre de sa production, les contributions au capital culturel de l'éditeur ne sont pas identiques; les publications de la Clarendon Press se retrouvent un peu plus près d'une valorisation significative du livre.

Si les grandes firmes acceptent des taux inférieurs de rendement, c'est qu'elles ont aussi depuis longtemps compris la temporalité qui entoure la production du livre. Elles saisissent la dynamique du marché du livre savant, qui veut que le besoin futur de livres puisse en partie être contrôlé à partir des publications actuelles. Autrement dit, elles ont instinctivement compris que la modernité est « le temps du capital et du régime de production ». Elles peuvent ainsi, en toute certitude, projeter un avenir rentable. Greco offre cinq dynamiques du marché qui permettent d'effectuer ces projections. Ce n'est pas un hasard que le premier, « must have, need to know », repose sur le besoin anticipé de la connaissance de la part des chercheurs et que le second est la réalité institutionnelle du « publish or perish » dans laquelle se retrouvent ces chercheurs. En d'autres mots, ces firmes peuvent compter sur une offre et une demande fortement construite.

conclusion

L'éditeur, en particulier l'éditeur savant, doit jouer sur la double dimension du livre, de matériel signifié dans sa marchandisation et de signification matérialisée dans sa valorisation symbolique.

Qu'il soit circulé dans un marché, que sa fabrication soit soumise à des contraintes financières, mais qu'il soit parallèlement le produit d'effort intellectuel en fait un point privilégié de rencontre entre la sphère économique et le champ du savoir. Dans l'entrecroisement des deux, l'éditeur manifeste la volonté d'enfermer une part du discours identifiée par son programme éditorial et de réclamer une autorité à partir d'elle. En se réclamant de cette autorité, il masque le fait qu'il ne lui est pas possible d'arriver aux fins du savoir. Le programme éditorial est un produit de la rupture épistémologique dans la mesure où elle accommode l'impondérable du discours en constituant dans le champ général du savoir des paramètres à partir desquels le débat peut se poursuivre. Bourdieu affirmerait que la fonction du programme éditorial serait de contenir le marché particulier, de cultiver ses attentes, et il aurait ainsi raison. Or, par ce même principe de culture des attentes sont posées les limites de l'acceptabilité du discours. Autrement dit, en réduisant à une forme déjà circulée ce qui est acceptable, les éditeurs savants menacent de limiter les perspectives de recherches futures.

Le programme éditorial nous semble, rétrospectivement, un élément constitutif de l'édition depuis la nuit des temps. Or, notre examen révèle qu'elle pourrait être une invention relativement récente, liée à la modernité. La tendance à regrouper les textes est ancienne, tout comme la spécialisation de l'éditeur. « ..., the works of English poets he (Caxton) printed would offer his public a wide selection of texts, and each piece would act as an advertisement for the others. They would amount *almost* to a publisher's series of texts, » (Blake, 1969, p.73). La distinction a effectué se situe dans l'absence de volonté de commander la production d'un ouvrage en fonction d'un certain discours, soit d'identifier comme tâche de production la rédaction d'un discours particulier encore inexistant. Cette possibilité est unique à la modernité, dans la mesure où elle admet secrètement la capacité du langage à se renouveler.

Comprendre la genèse de l'édition savante, c'est comprendre comment se constitue une industrie particulière du livre à partir d'une économie politique du savoir. C'est comprendre de quelle façon le savoir peut être soumis à une forme pratique, infiniment plus « administrable » qu'il ne l'est dans sa forme abstraite. Le programme éditorial est en quelque sorte une façon de concrétiser et administrer l'invisible. « The ultimate choice (of texts) may well often have been rather arbitrary—as it is in modern publishing—depending upon what was available at any

given time. » (Blake, 1969, p.66). Pour la modernité, il est question d'organiser cet arbitraire et de créer à partir de lui les conditions nécessaires à la production de nouveaux textes.

Car l'écriture est précisément cet acte qui unit
dans le même travail ce qui ne pourrait être saisi
ensemble dans le seul espace plat de la représentation

Roland Barthes

ii – le champ savant

Cette seconde partie est consacrée à l'examen du champ savant. Nous avons vu que c'est par l'entremise du programme éditorial que l'édition savante parvient à assurer sa reproduction dans le temps. La signification ajoutée par l'inclusion d'un livre dans une collection amplifie sa valeur symbolique, ce qui se traduit dans un ordre duquel il est d'autant plus facile de renouveler un capital économique. De plus, le programme éditorial permet de contrôler la nature de la production, ce qui représente une première intervention dans le champ du savoir. Notre perspective sur l'édition savante sera ici située de l'intérieur de ce champ. Le capital culturel des éditeurs savants semble d'emblée affirmée par leurs déclarations à l'appui de l'avancement du savoir. Ce serait en vertu de leurs contributions à l'émancipation de la connaissance par la culture d'un discours scientifique que les éditeurs savants participeraient à l'articulation de l'autonomie d'un champ du savoir constitué entre les sciences naturelles et les sciences humaines. L'autonomie de ce champ, d'une « science pour la science », n'en est pourtant pas moins affectée par des discours concurrents et occasionnellement contradictoires, en commençant par celui de ces deux formes du savoir « scientifique ». Le savoir, initialement ouvert à la compétition de qui pouvait légitimement y prétendre, se retrouve aujourd'hui resserrée dans l'étau du livre savant.

L'édition savante ne participe pourtant qu'à une fraction du discours sur le savoir. En ne se concernant que pour le livre, elle se retranche et s'y limite. Sa contribution ne pourrait être purement significative que si elle se sublimerait dans le monologue interne (Foucault, 1966) des savants. Plusieurs mesures sont néanmoins déployées pour effacer ce détachement entre savoir et livre. Ces mesures, accumulées depuis l'âge classique et exposées aux divers discours qui ont depuis convoité la notion de savoir, se sont transformées sous l'effet des circonstances épistémologiques qu'elles ont traversées. Tout en cherchant à délimiter un ordre du discours savant, l'éditeur savant moderne ouvrait à l'intérieur de celui-ci un espace dans lequel se joue depuis la légitimité du savoir. La contribution à l'émancipation du champ du savoir ne semble

alors rien de plus qu'une tentative visant à maintenir à l'échelle de l'industrie la capacité de générer un capital en jouant sur la valorisation inhérente à son positionnement dans le champ. Il convenait d'examiner le marché du livre avant d'explorer la constitution du champ car c'est en grande partie à l'égard de celui-ci que celui-là se maintient. Le marché demeure, selon Bourdieu, cet « espace des rapports de force entre des agents ou des institutions ayant en commun de posséder le capital nécessaire pour occuper des positions dominantes dans les différents champs (économique ou culturel notamment). » (Bourdieu, 1992, p.302). Notre regard de l'intérieur du champ demeure soucieux du fait qu'il serait enveloppé par la sphère du pouvoir économique.

Nous entamerons avec une définition du savoir qui miroite celle du livre, et celle, à venir, de l'auteur. Nous tâcherons d'y développer une notion du savoir à la fois certaine et diffuse, qui reflète celle du livre dans sa forme matérielle et sa forme symbolique. Nous développerons par la suite la notion de champ savant avant d'examiner l'une des principales mesures par lesquelles les éditeurs savants parviennent à y justifier leur présence, à savoir l'évaluation par les pairs.

le savoir

L'œuvre de Foucault est orientée vers la recherche des conditions historiques sous lesquelles peuvent se manifester des nouvelles formes de savoir, non pas seulement des savoirs distinctifs, mais des capacités distinctives de savoir. La question de ce en quoi consiste le savoir y est à son centre. Pour nos besoins, le savoir, c'est cette forme de discours qui prétend à la rectitude disciplinaire, à une forme de vérité étalée dans une structure admise. Cette prétention le distingue des autres formes de discours, notamment du discours littéraire (pour lequel Foucault admet une histoire distincte qui rassemble les analogies, mais non les différences). Le savoir proclame un monopole sur la vérité et cherche à invalider les prétentions alternatives. Il n'est toutefois pas contraint par ce critère de vérité. « Mais en outre pour qu'une proposition appartienne à la botanique ou à la pathologie, il faut qu'elle réponde à des conditions, en un sens plus strictes et plus complexes que la pure et simple vérité : en tout cas, à des conditions autres. » (Foucault, 1970, p.33). Ne serait-ce que parce que le savoir est profondément affecté par ces révolutions dans les conditions de vérité que sont les ruptures épistémologiques, quelque chose

n'a pas besoin d'être 'vrai' pour être savoir. Et s'il est admis que les critères de la vérité peuvent changer, ce en quoi consiste le savoir doit aussi pouvoir changer, du moins d'un âge à l'autre. Le savoir n'a donc pas de désignation précise « Parce qu'il n'y a pas de force intrinsèque de l'idée vraie et que le discours scientifique est lui-même pris dans les rapports de force qu'il dévoile » (Bourdieu, 1980, p. 8). Qu'il soit tentant de limiter la notion de savoir à une combinaison des sciences naturelles et des sciences humaines révèle l'autorité qu'exercent ces domaines du discours dans la structure moderne des savoirs.

Le savoir défini comme discours qui prétend à l'autorité d'une vérité est partout dans l'histoire. L'histoire est traversée par cette *volonté de vérité* que nous avons précédemment évoquée, mais pas forcément par ce *comportement du difficile* au cœur de la recherche scientifique dont discute Bachelard. Weber concevait la modernité comme le triomphe du savoir rationnel et technique sur un savoir traditionnel et superstitieux (Weber, 1947, chap. 3). Il est intéressant de percevoir chez Weber l'idée que le savoir rationnel n'est pas plus 'vrai' que ne l'est le savoir traditionnel, seulement plus puissant. Dans cette lutte, le savoir manifestait son pouvoir d'écarter les régimes concurrents, propriété qu'on lui reconnaît toujours. Cette lutte révèle de plus le besoin de qualifier le savoir, de le différencier et de l'articuler devant ses formes concurrentes. Car s'il est le plus souvent aujourd'hui entendu que le savoir signifie savoir scientifique, le qualificatif est nécessaire. La notion devient ainsi un peu moins cachée lorsqu'on accepte que savoir et vérité n'entretiennent qu'une relation transitoire et au gré de qui l'assemble. C'est alors qu'il devient possible de penser dans son ensemble, sous une seule notion, tous les discours qui se réclament d'une même *volonté de vérité*. Dès que l'on accepte que les sciences ne soient que des formes transitoires de la vérité, on les déplace de leur créneau acquis au sommet des autres formes du discours autoritaire. Il devient possible de comprendre l'étendue du savoir si on le détache de son association première avec la vérité et qu'on se résigne à ne le prendre que pour une représentation de la vérité soumise aux contraintes imposées par ceux qui l'entretiennent.

Compte tenu des formes interminables que peut adopter la notion du savoir, il semble plus certain de le discuter dans le cadre des circonstances intellectuelles de ses manifestations. C'est d'ailleurs l'approche qu'adopte Foucault dans *Les mots et les choses*. Pour notre propos,

le savoir scientifique se constitue entre les sciences naturelles et les sciences humaines. Ces disciplines forment le fond des programmes éditoriaux des maisons d'édition savante et des revues savantes. Entre ces deux pôles de la réflexion scientifique se situe un débat sur l'utilité relative de chacune qui masque leur profonde imbrication et l'emploi qu'en fait l'éditeur savant pour valoriser son programme. La distinction entre sciences naturelles et sciences humaines s'imposerait comme un axe vertical à l'intérieur du champ du savoir dans lequel les sciences naturelles se retrouveraient au sommet en vertu de leur plus haute prétention à l'exactitude que permet l'aspect visuel de leur conduite. Les sciences humaines seraient, devant ces démonstrations, incapables de se défendre. Cette valorisation relative dans le champ du savoir n'en est toutefois qu'une perspective particulière, articulée à partir d'un réseau particulier d'intérêts. Ce ne serait pas la prétention à la vérité, ni d'ailleurs le besoin de réactualisation, commune au deux, qui distinguent sciences humaines et sciences naturelles, mais plutôt leur exposition relative à la sphère du pouvoir.

Depuis l'avènement de la modernité, l'ensemble des savoirs, scientifiques et autres, souffrent d'imprécision, et cela même dans ses formes plus formelles que sont les sciences naturelles. « Those who a decade ago felt that molecular biology was maturing into a discipline that was filling in the details have been proven wrong as a number of highly unexpected new design principles emerged, most notably the catalytic and regulatory roles of RNA. » (Pulverer, 2011, p.167) La rupture épistémologique que décrit Foucault est totale, même si elle ne se manifeste pas toujours à la surface des connaissances. Pour Jean-François Lyotard, la science est une « espèce de discours » (Lyotard, 1979, p. 11) Or, elle n'est qu'un discours, contrainte par les limites qui s'imposent, mais aussi offertes à ses perspectives infinies. S'il nous semble évident que la biologie moléculaire constitue un domaine inébranlable, l'adaptation qu'on en fait, par exemple dans l'étude des virus, témoigne d'une mutabilité dans les sciences naturelles. La distinction entre 'research' et 'scholarship' n'est pas de nature épistémologique. Que ce soit par le langage moderne, où, plus profondément, par la rupture qui y donne lieu, le savoir est pris, soit par le jeu de l'interprétation auquel il s'expose, soit à l'infinité des questions qu'il pose. La notion de science est diffuse dans toutes ses formes.

Malgré ce constat, le savoir n'en demeure pas moins au centre du processus par lequel

les éditeurs savants se constituent. Or, ce dont ils se prévalent c'est de cette version circonscrite du savoir, le livre. Le livre est incapable de représenter tous les lieux du discours, qui se poursuit bien au-delà de lui. Il est discours particulier et contraint dans la matérialité. En matérialisant une signification qui se veut privilégiée parmi les autres discours, le livre savant concrétise une capacité de s'inscrire dans un débat sur la vérité, mais la prétention ne peut être que transitoire, puisqu'elle s'inscrit dans un processus de valorisation qui à sa base est une compétition sans cesse renouvelée entre toutes. Forme du discours qui se veut autoritaire, mais qui est forcément contrainte par ses échos et ses compétiteurs, la notion de savoir se trahie elle-même. Elle expose alors qu'elle n'est qu'un discours qui se distingue des autres que par une prétention à la vérité. Le savoir, même le savoir savant, n'a pas de description précise mais se retrouve au carrefour des circonstances épistémologiques et institutionnelles dans lequel opère son « destinataire » (*ibid.* p. 47).

le champ du savoir

Le bibliographe W.W. Greg reprochait à ses collègues d'avoir limité leurs regards aux produits des presses et les exhortait à l'étendre au-delà du livre. En s'éloignant des recherches empiriques qui s'éternisent, il devient possible de poser un regard au-delà du contenu et d'ainsi mieux comprendre les conditions de son façonnement, parmi lesquelles Greg compte l'environnement intellectuel. (Greg, *What is Bibliography*, dans Feather (2011)). L'espace vers lequel ce regard serait dirigé est précisément celui qui nous intéresse ici. Cette section est consacrée à l'exploration du champ du savoir tel que l'entend Pierre Bourdieu. Nous pigeons librement dans la notion de champ littéraire (Bourdieu, 1992), ce que Bourdieu ne nous reprocherait pas. Malgré certaines dissimilitudes, le champ littéraire et le champ savant partagent à l'époque moderne au moins deux éléments, l'emploi de la langue, tout savoir y étant ultimement contraint, et la présence d'éditeurs. Nous tâcherons dans ce qui suit d'articuler les grandes lignes de la construction du champ du savoir en deux mouvements historiques. Il sera d'abord question d'examiner la constitution du savoir scientifique au 17^e siècle tout en soulignant l'émergence des premiers éditeurs savants. Par la suite, nous verrons l'effet de la rupture épistémologique sur cette première forme du champ, avant d'examiner la nature des liens qui unissent aujourd'hui

le savoir scientifique devant les formes concurrentes. L'arrivée des nouveaux savoirs, mais surtout d'une épistémologie moderne, provoque la création d'un champ du savoir situé à l'entrecroisement de ces deux dimensions du savoir scientifique.

Pour Bourdieu, le champ littéraire français se développe dans le cadre d'une réorientation de l'espace politique sous le Second Empire. Face au triomphe de la bourgeoisie, le génie particulier de Flaubert, Baudelaire et Zola affirmeront progressivement l'autonomie d'un champ littéraire qui aura, notamment avec ce dernier, l'audace de s'affirmer devant les classes du pouvoir. Le champ littéraire serait marqué par ses pratiques légitimantes, la « vie de bohème », mais aussi l'échange, par l'entremise des œuvres littéraires, entre capital symbolique et capital politique. Ce transfert des valeurs répond à un ordre complexe de relation de pouvoir. Les honneurs que peuvent consacrer les œuvres sont décriés par les parnassiens, mais convoités par les auteurs bourgeois. Le potentiel commercial de la poésie demeure pauvre, alors qu'elle est, règle générale, très (mais seule) estimée par ses praticiens. À travers les genres se prolifère éventuellement l'influence des classes. Ainsi les bourgeois ont eux aussi leurs poètes. Le théâtre a ses adhérents des deux côtés, mais se hiérarchise de part et d'autre en fonction de son respect ou de son rejet des mœurs bourgeoises. La contiguïté s'impose entre les attentes « morales » d'une classe du pouvoir et l'œuvre qu'on lui présente pour consommation. Les genres préférés par la classe des parvenus, surtout la petite-bourgeoisie, sont ainsi appuyés par un marché de consommation. Tout comme pour le directeur de théâtre, c'est en orientant l'aspect significatif de ses publications envers les attentes de son marché que l'éditeur peut espérer se voir gratifié de capital économique, dans la mesure bien sûr où celui-ci possède le pouvoir de le verser.

Le champ du savoir est marqué par des critères différents mais répond à cette même logique, où la valorisation de ses diverses formes est sujette aux caprices des intérêts de ses praticiens. Bourdieu explore la genèse du champ littéraire comme celle d'un espace constitué par des individus contraints, sous la menace de la misère, à se livrer à des formes d'écritures plus ou moins appréciées par leurs compères ou par les bourgeois. Le champ du savoir est constitué de façon similaire, mais ici la discipline prend la place du genre : les sciences naturelles sont hautement estimées par des intérêts économiques externes au champ alors que les sciences humaines ne semblent estimées que par le champ lui-même, au point de se voir, par certain,

refusé le droit de se nommer science. Nous retrouvons ici une première explication de la prépondérance accordée aux sciences naturelles dans la valorisation du savoir. Or, sous cette objectification des intérêts économiques dans le champ du savoir ne se cache qu'une part du portrait, car elle ne reflète qu'une perspective externe au champ. En effet, le champ lui-même a besoin de ses adhérents, de ses Zola, afin de se constituer. Le développement d'un intérêt économique alimenterait la constitution première du champ, tout comme la bourgeoisie du Second Empire s'impose par le théâtre, mais le *comportement du difficile* est l'élément par lequel sa construction se complète, la façon dont le théâtre serait reconquis à la faveur du champ et non plus pour la réactualisation des mœurs bourgeoises. Cette autonomie est tout autant constitutive du champ que ne l'étaient, pour le champ littéraire, les poètes parnassiens, détachées des perspectives de rentabilisation et engagées envers leur art uniquement par l'estime de leurs compères.

Le privilège dont dispose dans le champ les sciences naturelles (et la dévalorisation conséquente des sciences humaines) repose sur sa dimension visuelle, héritage qu'elle abrite depuis de l'âge classique (Foucault, 1966, chap. 5). Malgré la légitimation d'un ordre de la pensée scientifique qui ne peut être vu et l'évolution des formes de la recherche scientifique bien au-delà de ce que l'œil nu puisse percevoir, la recherche en sciences naturelles demeure dominée par ce principe. C'est par les « inscripteurs » du processus de recherche scientifique, soit les multiples technologies par lesquelles il est possible de produire des faits (Latour, 1996) qu'on pousse d'autant plus loin (et à des frais sans cesse plus élevés, comme le voit bien Lyotard, 1979) cet aspect visuel. L'aspect visuel n'est plus seulement ce qui apparaît aux yeux, mais aussi ce qu'on peut reproduire à partir d'un de ces inscripteurs, qu'on accroche aux rituels quotidiens de leurs techniciens afin de les conditionner à produire des quantités prodigieuses d'information.

Ces informations sont à leur tour recyclées par de nouveaux processus, qui écartent en passant les données desquelles elles émergent. « L'activité qui sépare ces deux étapes et les processus souvent longs et coûteux qu'elles ont mis en œuvre sont occultés lors de la discussion sur la signification des données obtenues. » (Latour, 1996, p.43). On retrouve d'ailleurs ici une autre manifestation de la réactualisation des sciences naturelles. Or, comme le révèle Latour

lorsqu'il examine les fonctions de publications ultérieures à ces étapes de production, ces faits sont graduellement dirigés vers le besoin de reconnaissance externe. La priorité accordée aux découvertes les plus percutantes, la préférence pour des publications à plus grand marché, mais aussi la préférence dans le choix des faits à exploiter davantage par d'autres processus qui pourraient les rendre plus comestibles, sont toutes des manifestations d'un retournement des sciences naturelles vers l'extérieur du champ du savoir. Les sciences naturelles doivent trahir leur engagement à l'autonomie du champ dans la mesure où le financement de la recherche repose sur un capital externe, économique ou politique.

Mais ce n'est pas tout qu'on redirige vers l'externe. Plusieurs publications des sciences naturelles sont quand même dirigées vers les homologues du champ. Il y a ainsi reconnaissance que le maintien du capital culturel ne peut reposer que sur une dépendance à l'égard de la sphère du pouvoir et qu'il faut y ajouter un travail authentiquement autonome dans le champ. Les scientifiques, dans ce processus de rédaction auquel ils sont tout aussi contraints que les humanistes, en viennent à privilégier de même ces faits « visualisés » qui assurent le retentissement de la découverte jusqu'alors cachée par l'incapacité de « saisir » sa vérité enfouie dans l'impondérable montagne de faits que produisent ses habitudes de travail. C'est pourquoi les sciences naturelles cherchent à imposer l'aspect visuel de leur travail comme marqueur universel de la légitimité savante. Or, les difficultés émergent lorsqu'ils réclament que leurs homologues humanistes y souscrivent. Les sciences naturelles s'imposent doublement sur les sciences humaines, d'abord appuyées de l'extérieur du champ en vertu de leur rentabilité économique ou politique, mais ensuite par l'injonction d'une prétention à la vérité animée par un aspect visuel.

C'est à l'âge classique qu'on reconnaît la première apparition de ce discours du visuel autour duquel allait, en partie, se constituer l'édition savante. Cet âge pensait atteindre une connaissance parfaite du monde par une mise en ordre des choses observées qui faisait saillir les différences (Foucault, 1966, chap. 5). Il réservait à toutes les choses observables un espace précis. L'univers se promettait capable d'être saisi. La grammaire générale fut, toujours selon Foucault, l'innovation linguistique par laquelle l'avènement de l'âge fut permis (*Idib.*, chap. 4). Foucault nous avertit que la transition d'un âge vers un autre n'est pas forcément rattachée à un

événement précis, mais se manifeste plutôt de façon diffuse pendant une période relativement restreinte. Le moment précis où le langage commence à être capable d'accommoder ce savoir classique représente l'une de ces évolutions, certainement ressentie après coup, mais dont la source exacte n'est pas précise. Ainsi, ce n'est qu'une fois que sont survenues les possibilités intellectuelles de la révolution grammaticale qu'il devint possible de distinguer des éditeurs qui imposent et s'accaparent un monopole « scientifique » sur le savoir légitime.

Le moment exact demeure toutefois incertain : il est tentant de le rattacher à la naissance de l'une des presses universitaires, qui apparaissent vers le milieu du 17^e siècle. Mais du fait que ces éditeurs font leur apparition avant celle du programme éditorial, ils sont alors incapables de se constituer dans la forme qu'on leur reconnaît aujourd'hui. Cambridge UP et Oxford UP bénéficièrent de leur attachement universitaire : elles puisent dans ses bibliothèques et s'accaparent ses droits exclusifs à l'impression. Cambridge UP se composait alors d'un imprimeur à qui l'université sous-traitait son droit, concédé en vertu de sa charte de 1534, « to print all manner of books ». L'édition universitaire s'accapare, dès les débuts, un monopole sur tous les textes, et ne distingue pas immédiatement le scientifique. Mais, le mécanisme par lequel les presses universitaires et les éditeurs indépendants en sont venus à élever le savoir scientifique au-dessus des formes populaires du savoir semble infiniment plus complexe et plutôt lié à l'histoire des idées qu'à une rétrospection institutionnelle des presses savantes qui leur reconnaîtrait, dès leurs débuts, un capital moderne alors incapable d'exister.

Ce serait donc plutôt l'histoire des idées que l'édition universitaire qui écarterait progressivement les sources de savoirs alternatifs au savoir scientifique. Les éditeurs universitaires en profiteront toutefois, en compagnie d'homologues non-universitaires, en imposant un monopole sur ce savoir scientifique. L'association aux universités et la mise en commun du marché du livre savant autour de la production universitaire à partir du 19^e siècle figure toujours à la source du capital culturel des éditeurs savants, tout comme l'université continue d'être, comme nous le verrons, la source principale de ses soumissions. (Si au 17^e siècle les bibliothèques fournissaient les manuscrits, à partir du 19^e ce seront les facultés qui y verront). Le fondement de l'autorité de l'éditeur savant reposait dans l'au-delà, dans une structure du langage affectée par la révolution grammaticale qui s'oriente d'elle-même vers l'organisation

du savoir. La volonté de fonder l'autorité dans l'ordre de la représentation, au-delà de l'éditeur (et aussi de l'auteur), est ce qui distinguera le discours savant de l'âge classique. Les éditeurs savants doivent toujours composer avec cet héritage.

Dans un mouvement que Foucault étale sur 50 ans (1775-1825), le projet d'un savoir universel éclate. Une rupture se produit dans l'*épistémè* de sorte qu'il n'est plus possible d'imposer le partage d'une frontière précise entre l'homme et le savoir. « Ce qui a changé au tournant du siècle, et subi une altération irréparable, c'est le savoir lui-même comme mode d'être préalable et indivis entre le sujet qui connaît et l'objet de la connaissance ; » (Foucault, 1966, p.264). La présence du sujet se fait sentir dans un objet jusque-là pensé complètement en dehors de lui. Le langage se révèle être un outil dont le fond demeure obscur et incertain, et dont les résultats sont à douter. Devant ce schisme, le projet d'une connaissance universelle ne retrouve plus ses points d'appui. C'est de ce schisme, selon Foucault qu'émergent les sciences humaines, au début du 19^e siècle, dans un espace de la pensée situé au *trièdre* de la formalisation mathématique, de l'organisation de la réflexion autour des fonctions de la biologie, de l'économie politique, et de la philologie, et de la philosophie dorénavant repliée sur la finitude humaine et la question du savoir (*Ibid.*, 1966, p.358). Consacrées par l'apparition concomitante de facultés universitaires pertinentes, les sciences humaines se constituent comme domaine de la pensée entre ces poutres. Soucieuses de la présence de l'homme dans leur archéologie, elles cherchent à se légitimer en dehors des sciences représentatives. Leur champ empirique est opaque, mais il leur est propre. L'autonomie semble atteinte précisément lorsqu'elles parviennent à se constituer dans leur universalité, c'est-à-dire lorsqu'elles parviennent, appuyées par ces champs qui traversent l'ensemble des préoccupations humaines que sont la psychanalyse, l'ethnologie et la linguistique, à les élever à une considération universelle. Ce « glissement » est celui qui fait évoluer la recherche des fonctions, des conflits et des significations vers la réflexion sur la norme, la règle et le système « Tout peut être pensé dans l'ordre du système, de la règle et de la norme. » (Foucault, 1966, p.372).

Les sciences humaines auraient ainsi acquis leur autonomie dans le champ du savoir en s'appropriant le monopole sur les formes de savoir révélées par la rupture épistémologique qui introduit la modernité. Le potentiel pour la poursuite de ce « savoir humain » selon ses propres

conditions et de façon complètement autonome des autres champs du savoir, y compris celui des sciences naturelles, apparaît. Mais l'évolution d'un âge à un autre n'est jamais nette; même si les empiricités sont profondément bouleversées, les croyances ne les manifestent pas forcément à leur surface. L'histoire des sciences humaines est infiniment plus complexe qu'une marche vers l'autonomie de la pensée. De part leur prétention parallèle à une forme de vérité, d'une *volonté de vérité* que certains perçoivent comme concurrente, elles se retrouvent à partager avec les sciences naturelles cet espace qu'on désigne aujourd'hui comme savoir scientifique. La rupture épistémologique est totale et le fonctionnement des sciences humaines, en particulier son besoin de réactualisation, se transpose dans les sciences naturelles. Et, inversement, malgré que les sciences humaines se soient affranchies de l'ordre des représentations, la tentation à la formalisation mathématique n'est pas écartée, d'autant moins qu'elle figure dans les poutres de son espace. Le savoir humain, tout comme le savoir naturel, participe au champ général du savoir et se voit par là affecté dans ses dispositions.

L'édition savante dans sa forme moderne existe dans cet espace marqué par une prétention à la précision et une épistémologie qui obscurcit le savoir. Foucault reconnaissait d'ailleurs qu'au bout de leur évolution les sciences humaines tendaient à nouveau vers la représentation. Mais leur épistémologie particulière les contient en deçà de la représentation classique par l'incommensurabilité qu'elle manifeste à l'égard de cette forme qui sépare l'homme et le savoir (*Ibid.*, chap. 10). De même, les sciences naturelles doivent s'accommoder dans un espace qui peut s'étendre à l'infini. Dans le champ du savoir, ces deux sciences en deviennent une seule. L'édition savante doit néanmoins composer avec ces tensions internes. L'apparition de l'édition savante remonte à l'âge classique, mais sa fonction en tant qu'agent du champ du savoir sera qualitativement altérée par la modernité. Tout en intériorisant la nouvelle épistémologie, l'édition savante saura se faire complice du projet visant à maintenir l'illusion d'un projet classique de la connaissance. En dépit de l'avènement de la modernité, elle parvient à entretenir à l'égard des nouveaux savoirs une perspective qui appartenait au siècle précédent, et procédera à la fin du 19^e siècle à l'élaboration d'un régime de validation qui reprend le théâtre des représentations, mais par une procédure bien adaptée à l'avènement de l'homme comme mode d'être du savoir. Ce n'est qu'alors qu'elle prend la forme organisationnelle qu'on lui reconnaît aujourd'hui.

Le vrai objet du débat n'est ainsi pas la distinction entre sciences naturelles ou sciences humaines : il ne s'agit là qu'un d'un autre débat à faire couler de l'encre. Il faut plutôt comprendre comment cette distinction s'inscrit dans l'évaluation de la valeur relative du savoir. Les sciences naturelles seraient préférées par une classe du pouvoir, de même façon que le théâtre fut préféré par les bourgeois. Malgré une certaine reconquête de la science par les membres du champ du savoir, le critère de visibilité demeure un élément de la valorisation du savoir. Il semble survivre l'avènement de la modernité. Si on ne peut impute aux éditeurs savants un rôle précis dans la construction du savoir scientifique, ils auront au moins un rôle à fortifier cette dimension. Car, c'est bien l'analogie au visuel dont elles ont besoin pour réduire la savoir à cette forme administrable sur laquelle dépend l'articulation de son programme éditorial. Autrement dit, devant l'invisibilité du savoir moderne et le besoin de fonder ses choix sur une certitude, l'édition savante développera une approche au savoir qui rencontre son héritage double. Le critère de visibilité n'est pas le seul moyen de régler la valeur du savoir ; il est toutefois difficilement contournable, tout comme l'est l'incertitude du langage. Soumettre toute les sciences uniquement à ce critère de visibilité reviendrait à outrepasser, voire ignorer, le potentiel d'imprécision que comportent les dérives du langage.

l'évaluation par les pairs

L'édition se manifeste dans une variété insondable de formes organisationnelles. La taille de l'organisation, l'étendue de ses activités, les sources de revenus (compte d'auteur, financement public/privé, commerce), et, bien sûr, le programme éditorial, sont tous des aspects par lesquels on les catégorise. Un éditeur peut signifier un regroupement corporatif à but lucratif, tout comme il peut désigner une micro-presse opérée par un seul individu. Mais au-delà de tous ces aspects, l'évaluation par les pairs identifie, sur le plan administratif, lesquels parmi les éditeurs sont en droit de se réclamer 'savant' (voir à cet effet, au sujet des revues savantes, Wheeler, 2011). C'est de derrière elle que les éditeurs savants proclament l'autonomie de leurs programmes et délimitent le champ du savoir. Elle rassemble sur un même fond institutionnel presses universitaires et presses académiques (Routledge, Blackwell, etc.), ces presses privées engagées par un programme structurellement arrimé à celui des presses universitaires.

L'évaluation par les pairs est une mesure administrative autour de laquelle se joue une part significative de la légitimité de l'édition savante puisqu'elle tranche entre savoir scientifique légitime et commentaire du simple disant par l'introduction de l'analogie d'un savoir partagé. En elle se confondent l'héritage de l'époque classique et l'épistémologie de la modernité : elle administre le savoir comme une donnée objective, afin de le faire passer entre mains et d'ainsi l'inscrire dans un mode bien moderne de valorisation du savoir.

L'évaluation externe aurait des racines anciennes. Ses premières manifestations remonteraient à l'aube de l'âge classique, mais ses racines s'inscriraient dans les tentatives de l'âge médiéval visant à contrôler le savoir (Gould, 2012). Malgré le rôle hautement déterminant qu'elle occupe, la pratique de l'évaluation par les pairs est très variée. Les approches (single-blind, double-blind, open), le moment (pré/post publication) et l'ampleur (évaluation de proposition, lecture profonde du texte) sont des caractéristiques qui varient d'un éditeur savant à l'autre (voir *Learned Publishing*, Vol. 24 (3), pp.162-169). Deux précautions, commune à toutes les approches, sont d'un intérêt pour notre propos : l'antagonisme professionnel né des positionnements dans le champ universitaire et le rapport à la vérité. L'évaluation externe peut facilement se faire un lieu de récriminations professionnelles du champ universitaire. « 'non-blind' review has the potential to exacerbate interpersonal conflicts, increase the challenge of finding reviewers, increase the time to publication, and contribute to 'eminence-based' publication (*Ibid.* Macri & Khan, p.164). Un scepticisme à l'égard des approches « ouvertes » est, pour cette raison, partagé par les commentateurs de *Learned Publishing*. Du moment que l'approbation de son manuscrit repose dans l'autorité d'un autre individu, l'auteur savant s'expose à la complexité des rapports qui ailleurs l'unissent aux évaluateurs.

Au regard du rapport à la vérité, l'évaluation par les pairs est beaucoup plus complexe et reflète la rupture épistémologique dont nous avons discuté. Il faut admettre que certains éditeurs savants ne se sentent pas contraints envers la poursuite d'une forme de vérité; ne serait-ce qu'instinctivement, ils auraient compris l'avènement de l'épistémologie moderne. « (...) what matters is: 'Should this be allowed to be part of the formally published structure of science?' Not, 'Do you swear, reviewer, that the paper is 'right' and all the results "valid" in some absolute fashion?' » (*Ibid.*, Singleton, p.162). L'évaluation par les pairs leur est toutefois

toujours utile dans leurs efforts visant à se démarquer puisqu'elle valorise le contenu en le circulant auprès d'un gardien accrédité du savoir, et non uniquement en le confondant avec une forme de vérité. Mais le produit de l'évaluation par les pairs renferme à ce jour la tentation de se confondre dans la vérité. Sa pratique reflète l'épistémologie d'un savoir marqué par l'émergence de l'auteur savant, mais ne perd pas tout de sa saveur classique.

Ainsi, il est toujours permis de proclamer son engagement à l'avancement des connaissances, sans avoir à promettre d'un jour les atteindre. Il est permis, en surface, d'ignorer l'épistémologie moderne et d'ainsi outrepasser l'incertitude qu'elle insère, ce qui permet à l'éditeur de se présenter de façon d'autant plus autoritaire. Mais il n'est pas question de prétendre exister dans une autre époque. Car sous la pratique de l'édition savante se cache un principe de la connaissance parfaitement légitime pour l'âge, le savant. Il n'y aurait ainsi pas de signe plus évident de l'intériorisation chez le savant de l'autorité scientifique que cette pratique qui l'intègre à une épistémologie révolue mais par une légitimité pertinente. Malgré la reconnaissance implicite de la nouvelle épistémologie, la légitimité que confère à l'éditeur savant la pratique de l'évaluation par les pairs s'appuie toujours sur la tentation de percevoir la recherche comme un *avancement* de la connaissance. Ce relent, et la tentation concomitante de présenter comme 'objectif' le savoir qui émane du processus, trahissent la volonté de présenter ce savoir comme un pas décisif, important, et surtout, vers l'avant, en marche vers l'accomplissement du savoir. Toute l'activité de l'éditeur savant, de ses efforts éditoriaux à sa mise en marché, dépend en quelque sorte de ce petit capital culturel hérité de l'âge classique. Il permet de retrouver une part de la certitude classique afin d'affirmer avec plus d'autorité la valeur scientifique du livre dans le marché.

Devant le tiraillement du discours entre tous ceux qui prétendent à la vérité, l'évaluation par les pairs représente une façon de s'inscrire *de facto* comme 'savant'. Elle permet précisément de se distinguer de tous ces autres éditeurs qui opèrent dans les marges du champ du savoir, notamment en exerçant ce que Howard (2012, citant Gieryn, 1999) intitule *boundary work*. La négociation de ce statut privilégié semble ainsi simple, même si la réalité de sa pratique s'ouvre toujours à plusieurs formes (et de formes d'abus). Aux presses universitaires, dont la liste est relativement simple à dresser puisqu'elle se révèle dans leurs noms, la pratique incombe en vertu

de leur besoin de participer à la conservation du capital culturel des universités qui les abritent (et qui en sont le plus souvent exclusivement propriétaire). Tout éditeur savant doit travailler au maintien de son capital culturel; le besoin des presses universitaires est multiplié par leur affiliation. Mais l'édition savante rassemble aussi ces éditeurs privés enclins à la pratique de l'évaluation par les pairs. L'édition universitaire se voit unie par des mécanismes communs qui la reprochent de ses hétérologues privées dans un fond « institutionnel » commun (Zucker, 1987). Ces éditeurs « académiques » partagent la pratique de l'évaluation par les pairs, mais ne sont pas sujettes aux mêmes contraintes institutionnelles qui incombent aux presses universitaires. Les codes déontologiques universitaires n'exercent pas forcément chez eux la même pression « isomorphique ». À l'entrecroisement des presses universitaires et des presses académiques se constitue néanmoins une institution dont les membres affichent leur appartenance par le respect d'une forme quelconque d'évaluation par les pairs.

« Ce qu'enregistre l'enquête culturelle ou linguistique n'est pas une manifestation directe de la compétence mais un produit complexe de relation entre une compétence et un marché, produit qui n'existe pas en dehors de cette relation; » (Bourdieu, 1980, p.130). L'évaluation par les pairs devrait s'inscrire comme une forme d'enquête linguistique, mais comme l'indique Bourdieu, et comme nous le rappelle Foucault (cité par du Gay, 2004), un code déontologique ne nous dit rien sur sa pratique. Celle-ci demeure liée à des rapports de force qui ne sont pas contraints de se révéler. L'objet de l'évaluation par les pairs n'est pas de vérifier que le contenu d'un manuscrit soit conforme à une vérité, mais bien que le texte soit en mesure de répondre à certains critères de performativité académique, car sur celle-ci repose en grande partie la rentabilité prospective de l'œuvre.

conclusion

Selon Roland Barthes, la signification de ce qu'on perçoit se situe autant au niveau du rituel que du langage. Observant dans la culture japonaise la dissolution du lien privilégié que reconnaît l'Occident entre le langage et la signification, Barthes engage l'observateur à se libérer du besoin d'investir tout son univers d'une signification linguistique. Il doit être permis de piger dans la multitude des signes à notre portée, qui ne reposent jamais ensemble longtemps, et

qui de plus se retrouvent décalés, afin de permettre l'insertion de l'expérience dans le cours de l'existence (Barthes, 1970). L'édition savante manifeste en quelque sorte le désir d'occuper la signification qui incombe au langage scientifique. Elle se fait un agent de la « sémiocratie », de cette prépondérance du langage dans l'attribution de la signification contre laquelle s'insurge Barthes. L'édition savante livre une représentation du discours comme le discours lui-même. L'évaluation par les pairs vient ensuite fortifier la légitimité du savoir. Le savoir s'éclipse dans la pensée, d'où il émerge périodiquement par l'entremise d'un nouveau livre, couronné du capital culturel que son immersion lui a conféré. Le discours se poursuit au-delà du livre dans un espace jamais capturé par l'éditeur.

L'âge classique est le lieu de la naissance du savoir scientifique, mais l'épistémologie moderne aura pour effet d'en diffuser les prémices et d'y substituer un complexe jeu de légitimation qui repose sur un réseau sévèrement délimité d'auteur. L'édition savante n'est pas née dans le contexte littéraire; elle est plus ancienne que lui. Elle partage toutefois plusieurs dynamiques du champ, en particulier la capacité de transcender des positions initiales et d'adopter les formes de son contraire. L'édition savante semble partagée entre deux époques, ostensiblement liée au projet classique, mais inévitablement soumise à la modernité. La rencontre des deux formes de savoir dans un discours commun sur la science a l'effet de déjouer les empiricités respectives des sciences humaines et des sciences naturelles.

iii – l'habitus de l'auteur savant

Dans cette troisième et dernière partie nous explorons l'auteur savant et son positionnement dans le champ universitaire. À l'âge classique, la poursuite du savoir faisait l'objet d'un désintéressement, le plus souvent aristocratique⁶. Depuis le 19^e siècle, ce en quoi consiste le savoir scientifique émane quasi-exclusivement des universités et des instituts de recherche, la minime part externe étant celle des « hérétiques consacrés », selon l'expression de Bourdieu, d'autant plus engagés dans sa production qu'ils sont exclus des réseaux officiels de la connaissance. Les fonds nécessaires à la poursuite du savoir scientifique sont rassemblés dans les universités, de sorte que l'auteur savant de l'ère moderne provient le plus souvent de l'une d'elles. L'histoire de l'auteur savant en vient ainsi à se lier au champ universitaire, mais aussi, par là même, à l'épistémologie de la modernité. Sa représentation actuelle remonterait de même à cette fracture dans le savoir, à laquelle le projet universitaire est une réponse. C'est suite à l'institutionnalisation de sa personne dans les réseaux officiels de la connaissance, par un processus de conscientisation qui puise dans l'historicité d'Hegel, que l'auteur est désigné savant. Or, ses perspectives d'accumulation du capital, symbolique/savant ou autre, sont désormais contraintes par son positionnement, non seulement dans le champ du savoir, mais aussi dans le champ universitaire.

La question de l'auteur, comme celle du livre et du savoir, a fait couler beaucoup d'encre. Désigner un livre comme « savant » amplifie sa valeur symbolique. Or, sous le couvert uniforme de cette désignation chaque fois renégociée, il se voit affecté par le positionnement des universitaires dans le champ qui leur est propre et qui conditionne leurs habitudes de rédaction. Tant par l'administration universitaire que par le cheminement au sein de leurs facultés, les universitaires sont inscrits dans une bureaucratie dont les critères d'avancement font l'objet d'un contrôle sévère. Le champ universitaire ne se situe pas moins entre ces universitaires qui se distinguent par leurs recherches et ces autres qui cumulent les fonctions administratives afin d'atteindre une reconnaissance dans la société. L'édition savante produit ces formes du livre qui caractérisent respectivement les « chercheurs » et les « cliniciens », la monographie et l'essai. Un attachement à un jeu de valeurs de la classe moyenne, qui expliquerait aussi leur

6 Mais pas exclusivement, comme en témoignerait le cas de Spinoza.

choix de discipline, rapprocherait ces premiers de la recherche, au dépend de l'administration. Les praticiens du droit et de la médecine auraient plutôt tendance à provenir de milieux plus favorisés, d'accorder une plus grande priorité à la socialité et d'ainsi être plus enclins à cumuler les fonctions publiques. Pour leurs raisons respectives, ces deux formes d'universitaires se confondent dans un seul champ qui devient par là un lieu de compétition entre les facultés (Bourdieu, 1984, chap. 2). Par un mécanisme qui enchaîne la production universitaire à l'avancement, dans la sphère du pouvoir où dans le champ du savoir, la production du savoir se voit affectée d'une surproduction. Assoiffée de la certitude que fournit un passage dans le champ du savoir, mais contrainte par un temps limité, la production du savoir à la fois bénéficie et souffre des contraintes institutionnelles de l'université.

Ce champ universitaire demeure, selon Bourdieu, animé par des pressions similaires à celle du champ littéraire, à une exception près : alors que les littéraires auront aussi à déterminer les moyens de leurs revenus, le champ universitaire lui constitue une bureaucratie qui assure une situation de confort matériel minimal. Ceux qui se consacrent uniquement à la recherche n'échappent toutefois pas au champ, comme pouvaient l'espérer les poètes pauvres; leur participation est consacrée par un salaire, dont l'ajustement serait conforme à celui que prescrit Weber pour la bureaucratie (voir Weber, 1947, p.333-47). C'est à l'intérieur de cette bureaucratie que se joue le jeu pour l'avancement, soit dans la reconnaissance de ses publications par l'administration, soit par son inscription au sein d'elle. En contrepartie d'elle peut se jouer une part du capital symbolique/savant, notamment celui qui revient aux hérétiques consacrés, ces chercheurs qui opèrent dans le champ du savoir mais pas dans le champ universitaire (du moins pas directement). Ainsi, les dispositions qui mènent à l'avancement dans le champ universitaire ne sont pas forcément celles qui assurent un avancement dans le champ savant. Tous ne se donnent pas en mesures égales aux deux champs, même si tous y sont engagés. La poursuite de la recherche et celle des titres, celle des travaux d'envergure et des ouvrages concis, s'inscrit notamment dans des approches distinctes à la gestion du temps. Le champ universitaire n'est pas celui du savoir que nous avons discuté plus tôt, mais il y est lié par cette orientation dans le partage de son temps, en mesurant la part que chaque universitaire lui concède.

7 Il est curieux que Weber reconnaisse comme principe d'ajustement de la compensation « the requirements of the incumbent's social status ».

Nous voulons d'abord examiner la genèse de l'auteur savant. Nous cherchons par la suite à comprendre le processus par lequel la recherche s'est institutionnalisée à l'intérieur d'un cadre universitaire, mais aussi étatique. Enfin, dans l'*habitus* du chercheur se trouve le moteur du mécanisme que nous avons voulu démontrer.

l'auteur

Publier un livre, c'est élever un discours au-dessus de tous ceux qui se prolifèrent au jour le jour. C'est retrancher, par l'entremise de la grammaire, une part du monologue interne d'un individu (Foucault, 1966) et lui reconnaître cette *fonction de l'auteur* dont parle Foucault. « The author-function is therefore characteristic of the mode of existence, circulation, and functioning of certain discourses within a society. » (cité dans Harari, 1979, p.148). C'est placer le discours d'un simple disant à l'échelle du Discours, sans pour autant lui permettre de l'incarner. Comme plusieurs autres, la langue française a retenu la distinction entre auteur et écrivain. Bourdieu reconnaît chez l'auteur et chez l'écrivain des opérations dont la logique se rencontre (Bourdieu, 1984; 1992). La distinction en est une du champ dans lequel son objet est placé. Autrement dit, pour Bourdieu, l'auteur/écrivain se déploie selon le même mode d'appréciation, ne serait-ce qu'en fonction des critères propres à son champ. L'écrivain écrit pour le divertissement et l'auteur rédige pour la réflexion. Entre eux s'opère cette distinction fondamentale du langage, d'ailleurs aussi reconnue par Foucault, qui voit dans la littérature un parcours discursif distinct.

La signification qu'on accorde à l'auteur et à l'écrivain, comme celle d'ailleurs qu'on accorde au titre du livre, semble, du moins, évoluer au cours des âges. « ; dans l'ordre du discours scientifique, l'attribution à un auteur était, au Moyen Âge, indispensable, car c'était un index de vérité. Une proposition était considérée comme détenant de son auteur même sa valeur scientifique. Depuis le 17^e siècle, cette fonction n'a cessé de s'effacer, dans le discours scientifique » (Foucault, 1970, p.29). L'auteur est, pour Bourdieu, d'autant plus présent qu'il déploie avec succès des mesures pour s'inscrire dans le champ. Ainsi, l'auteur savant n'est peut-être pas, comme le voudrait Foucault, en retrait. Ses fonctions dans le champ du savoir pourraient davantage ressembler à celles de l'écrivain. Pour Foucault, l'auteur savant disparaît,

mais pour Bourdieu il se manifeste de plus en plus à mesure que se développe le réseau des appréciations à l'intérieur duquel il existe.

La place de l'auteur, de sa disparition (Foucault), voir de sa mort (Barthes) a longtemps été débattue. La discussion est soutenue par l'idée que son rôle évolue en conséquence de l'histoire des idées. Ainsi, « It is our contention that particular conceptions of authorship cannot themselves be justified or rejected on the basis of a general theory of literature, since they correspond necessarily to normative presuppositions. » (Dorleijn, 2010, p. ix). L'histoire de l'auteur peut en quelque sorte être explorée selon deux de ces fonctions, celle de rassembler et celle de légitimer. Le nom de l'auteur offre un moyen de rattacher des textes autrement éparpillés, mais il contribue aussi à la légitimation du discours, comme en témoigne l'autorité que peut avoir dans un texte l'emploi d'un nom⁸. La fonction de légitimer n'est pas forcément propre aux éditeurs savants, mais elle y est beaucoup plus prononcée. Le caractère autoritaire du discours savant fait de la légitimité une commodité hautement recherchée. Or, curieux paradoxe, l'auteur savant doit toujours faire preuve d'une distance à l'égard de son travail, ce que Foucault reconnaissant comme son retrait. La légitimité de l'auteur savant repose sur sa prétention à l'objectivité soutenue par la nature désintéressée de ses observations. Il est une figure paradoxale : il doit se retirer et pointer vers une autorité objective du savoir, héritage du visuel, alors qu'elle s'est intériorisée chez lui. L'auteur, en ce sens, ressemble beaucoup à l'instrument scientifique. « L'environnement matériel a donc une double caractéristique : il est ce qui rend possible le phénomène et il doit se faire aisément oublier. » (Latour, 1996, p.65)

Depuis l'avènement de la modernité, la philosophie s'est, selon l'expression de Foucault, « repliée sur elle-même », c'est-à-dire qu'elle se concentre quasi-exclusivement sur la notion de savoir. Depuis le problème que pose Kant lorsqu'il met fin à la métaphysique, mais surtout depuis l'historicisation du savoir par Hegel, la notion de savoir occupe tous les chercheurs, mais par-dessus tous, les philosophes, qui sont depuis tâchés d'en déterminer les fondements dans une conscience incertaine. Or, si la finitude de l'homme ne cesse de le hanter, c'est l'engagement hégélien à expliquer l'ensemble des connaissances du monde qui a fait de la philosophie une tâche lourde. Dans l'association du savoir à la conscience humaine qu'effectue Hegel, on retrouve à la fois l'intériorisation de l'homme dans la réflexion philosophique et son

8 Le présent texte ne fait aucunement exception.

déploiement à partir de celui-ci. Autrement dit, le projet hégélien pose les fondements de la question contemporaine de ce en quoi consiste le savoir lorsqu'il affirme que le savoir doit être atteint par l'entremise d'une percée entre la thèse et l'antithèse que seule la conscience humaine est capable d'effectuer. Hegel promettait toujours une forme de vérité, mais seulement par l'entremise d'un travail de réflexion, et non plus, comme à l'âge classique, par la contemplation de l'ordre des différences.

L'ampleur de la vision du projet hégélien de la connaissance reflétait le besoin d'offrir à l'aube de la modernité une façon d'accommoder un savoir devenu impondérable. Le potentiel de multiplication du savoir pose un problème qui depuis le hante : son trop plein. En fait, ce problème du trop plein de connaissance est avec nous depuis au moins le 16^e siècle, soit peu après l'apparition du livre imprimé. John Feather impute au savant Suisse Conrad Gesner (1516-65) la première tentative visant à développer une bibliographie savante susceptible de diriger le penseur vers ces ouvrages hautement appréciés de ses compères. « In the 1540s he realised that the sheer quantity of books available was becoming problematic for scholars, and he began to compile a comprehensive list of books in Latin, Greek and Hebrew—that is, the books most likely to be used by scholars such as himself. » (Feather, 2011, p.3) La question de l'absorption du savoir devant son trop-plein se posait sérieusement et on reconnaissait, si ce n'était pas avant le cas, qu'il serait impossible de tout lire. La notion de vérité était encore loin d'être atteinte du malaise que lui causa Nietzsche au 19^e siècle, mais la possibilité de parvenir à *toutes* les vérités était déjà compromise par l'étendu forcément limité de la vie humaine. Une gestion du temps capable d'orienter la recherche, apparentée à celle que Foucault reconnaît dans la modernité, mais surtout à celle que l'on reconnaît aujourd'hui chez le savant, s'imposait. La disciplinarisation du discours savant allait répondre à l'ordre des idées classiques, mais en premier lieu au besoin de reconnaître et de rassembler les différences dans les masses de savoir.

Les efforts ultérieurs de Gesner sont toutefois d'un plus grand intérêt. « (...) in 1548 Gesner published a re-arranged version (*Pandectorum sive Partitionum Universalium* ('Of the nature or division of all things')) in which the books were listed by subject according to a classification that he devised for the purpose. » (*Ibid.*p.3). Les effets sur la pensée de cette

révolution bibliographique, vécue surtout à partir du 17^e siècle, font échos à ceux occasionnés par la fin des similitudes (Foucault, 1966, chap. 3). Les efforts critiques de chercheurs comme Gesner permirent de sortir de l'univers des similitudes, un univers fermé sur lui-même mais éternellement renouvelé dans les écrits, en prononçant que les savoirs devaient s'organiser dans un ordre dicté par une conscience scientifique. Il fut permis à Gesner de justifier sa « classification that *he* devised for the purpose » parce qu'elle était montée sur *son* effort de le distinguer des savoirs moins pertinents. Ses travaux font de Gesner un fondateur de l'âge classique, mais aussi un avant-coureur de la modernité scientifique. Non seulement engendre-t-il une réflexion sur l'ordre du savoir, mais sa personne se retrouve à la source de la légitimité de l'ordre présenté. Son effort intellectuel nous convainc de la pertinence derrière son organisation du savoir.

Dans l'historicité d'Hegel, dans sa disposition à accommoder l'émergence de thèses contradictoires, se trouve le mécanisme avec lequel traiter un savoir qui se multiplie sans cesse. La clé de l'énigme posée par le savoir multipliant n'est pas dans son accumulation objective, mais plutôt dans son intériorisation à la conscience du savant, dont l'objet est dorénavant d'en accommoder les évolutions. Foucault note combien la *fonction de l'auteur* dans le discours savant semble s'atténuer avec les siècles. « A reversal occurred in the seventeenth or eighteenth century. Scientific discourse began to be received for themselves, in the anonymity of an established or always redemonstrable truth; their membership in a systematic ensemble, and not the reference to the individual who produced them, stood as their guarantee » (Foucault, dans Harari, 1979 p.149). Habitué aux bénéfices de son statut de représentation, le savoir pouvait à l'âge classique se passer de l'auteur, comme en témoignent d'ailleurs les titres interminables de ses tomes. Or, il semble plutôt réapparaître à la fin du 18^e siècle pour s'imposer dans l'organisation de la connaissance devenue impondérable. Écarté pendant l'âge classique, l'auteur revient de son bannissement aux marges du savoir et s'introduit comme l'outil de la réactualisation du savoir, le moyen par lequel les montagnes du savoir sont filtrées, certaines retenues d'autres écartées. Il devient un principe d'organisation et de légitimité duquel nous ne nous sommes jamais départis puisqu'il allait pouvoir d'autant plus facilement s'inscrire dans le champ. Autrement dit, l'universitaire allait pouvoir profiter pleinement de cette « personne » enfermée dans l'ouvrage par l'effort, devenu antérieur, de son être biologique (*Idid.*, p.146)

L'attachement d'une personne à une publication est significatif pour la constitution de cette dernière. Comme nous le rappelle Bruno Latour, « Lorsqu'on lit un article, lorsqu'on découvre une nouvelle référence, on s'intéresse en priorité à l'auteur : qui il est, d'où il vient. » (Latour, 2001, p.15) On s'intéresse à cette provenance puisqu'on recherche la confirmation d'une capacité à accommoder le discours. L'esprit de l'auteur est l'espace dans lequel se poursuit le discours, le lieu où se déroule ce monologue interne. Foucault affirme que la grammaire générale présentait à ses praticiens une façon plus fonctionnelle de le traduire : c'est dans ce monologue interne que se poursuit le discours duquel le livre émerge. Pour Bourdieu, la place que l'auteur occupe dans son texte est un élément crucial pour son positionnement dans le champ. À moins qu'il ne soit capable, comme Flaubert le fut, d'effacer ses conditions sociologiques (comme Camus, qui pour Sartre trahit ses origines humbles en n'engageant pas la « grande philosophie », en aurait été incapable) par l'exercice du style, l'effort d'écriture/rédaction les trahit. Le champ du savoir se retrouve ici envahi par l'effet des origines sociales de ses praticiens. Comme nous le verrons, nous retrouvons, tant dans son choix de discipline que dans la forme du texte qu'il préfère les traces initiales d'un *habitus* lié à la provenance sociale du savant.

l'institutionnalisation de la recherche

Devant un langage qui ne promettait plus de fin à leur projet d'un savoir complet, les réformistes du 19^e siècle, en commençant avec Humboldt (Lyotard, 1979), tentèrent de l'installer non plus dans des taxinomies mais dans un réseau universitaire capable d'investir les noms de ses membres d'une autorité savante. L'institutionnalisation des savants, en plus de créer un espace bureaucratique qui allait aspirer une part de la communauté des chercheurs, eut un effet fondamental sur l'ordre de la recherche. Inéluctablement lié au champ universitaire, la production scientifique en vient à souffrir les effets du partage du temps qu'imposent les tâches administratives, mais aussi celui des ouvrages qui émanent de ceux qui ne s'y consacrent plus et compensent ce manque à l'ordre par un positionnement dominant dans le champ du pouvoir (soit par la légitimité de leur noms). La poursuite du savoir à l'âge classique était motivée par un désintéressement, souvent soutenu par un positionnement social aristocratique (et les moyens

rattachées). Au-delà de l'effet de son caractère visuel, sa validité était soutenue par l'absence d'investissements émotifs ou financiers du chercheur. Quoique cette notion du désintéressement soit toujours à la racine de l'autonomie du champ du savoir, tout comme la prétention à une vérité objective, sa fonction est depuis soumise à des motifs autres que ceux du libre épanouissement du champ. À partir du 19^e siècle, la recherche est internée dans les universités, qui se retrouvent capables d'en forcer le pas. De plus, l'université deviendra progressivement un lieu où se reproduit, le long des facultés, l'ordre social. Les disciplines qui nous ont jusqu'ici préoccupés, les sciences humaines et les sciences naturelles, seraient le domaine d'une classe moyenne dont les perspectives sur l'éducation reflèteraient celle de leur provenance « petite-bourgeoise » fondé sur le respect de la diligence dans le travail scientifique. La vraie bourgeoisie, la classe des propriétaires aspirant à la haute société, préférerait, toujours selon Bourdieu (1992, chap. 2), le droit et la médecine, soit ces disciplines de nature « cliniques » dont l'exercice dépend moins d'un *habitus* enclin à la recherche profonde que sur une performance au sens théâtral du terme.

Lyotard discute comment le « projet universitaire Humboldt » reposait sur le développement d'un régime de la connaissance entretenu par des spécialistes, chacun responsables de son champ, mais tous liés par une ambition systémique (Lyotard, 1979, chap. 9). Humboldt, inspiré par l'idéalisme allemand, conçoit le système universitaire dans la perspective d'y accommoder tous les savoirs, mais dans un ordre qui favorise le partage des spécialisations. Ce partage était toutefois d'un autre ordre que le projet de l'âge classique, puisque dans l'univers humboldtien, c'est le sujet pensant qui est privilégié comme source de la connaissance. « L'unification de ces deux ensembles de discours est pourtant indispensable à la *Bildung* que vise le projet humboldtien, et qui consiste non seulement en l'acquisition de connaissances par des individus, mais en la formation d'un sujet pleinement légitimé du savoir et de la société. » (*ibid* , p.56) Cette réforme du début du 19^e siècle replace le savant dans l'université, non plus seulement comme outil de l'avancement de la connaissance, mais aussi comme dépositaire de sa légitimité. Le savant se « professorialise ». D'abord le domaine des mieux nantis, la recherche se déplace alors vers les universités. Elle vient à être le champ quasi-exclusif de professeurs pour qui elle devient l'engagement dominant de leur vie⁹. Ce

9 Selon Lyotard, la recherche du savoir s'inscrit dans un objet de Vie, et devient non seulement processus de

développement pédagogique aura comme effet de circonscrire les sources admissibles d'auteurs savants. « Les champs littéraires ou artistique se caractérisent, à la différence notamment du champ universitaire, par un très faible degré de codification. » (Bourdieu, 1992, p.314). Lyotard affirme que la légitimation savante moderne trouverait toujours un point d'appui dans le modèle universitaire du 19^e siècle, et non sans raison, car notre conception du savant (et de l'auteur savant) demeure encaissée dans la personne du professeur.

Ce n'est que lorsque la recherche évolue d'un désintéressement aristocratique vers l'institutionnalisation universitaire que l'édition savante se concrétise dans sa forme moderne, soit en s'articulant autour d'un marché institutionnalisé dans son offre, mais aussi dans sa demande (celle des autres savants, selon l'effet du programme éditorial). Michael Black souligne que Cambridge UP obtient la reconnaissance de sa contribution désintéressée au savoir vers la fin du 18^e siècle (Black, 2000, p.24). Cette reconnaissance se produit curieusement à l'aube de sa transformation. L'institutionnalisation de la recherche aura l'effet de l'organiser de sorte à ce qu'elle se prête à une production accélérée. En l'internant dans une bureaucratie méritocratique, il devient possible de forcer le pas de la recherche au-delà de l'aléatoire du désintéressement. Oxford UP et Cambridge UP demeurent jusqu'à l'aube de la modernité principalement occupées par les réimpressions de livres existants. Le processus par lequel on tenta de réassortir le savoir autour de la conscience humaine eut l'effet contradictoire d'engager un rythme de production savante jusqu'à là inédit. Le marché ainsi créé en est un où se joue la compétition des noms. Il devient nécessaire de contrôler les nouveaux arrivants car « : la réalité de toute la production culturelle, et l'idée même de l'écrivain peuvent se trouver radicalement transformées du seul fait d'un élargissement de l'ensemble des gens qui ont leur mot à dire sur les choses littéraires. » (Bourdieu, 1992, p.312). L'hérétique consacré demeure l'exception à cette institutionnalisation de l'auteur savant. Sa rareté témoigne néanmoins du pouvoir de l'université à circonscrire les auteurs savants légitimes.

L'université a pour fonction de rassembler les producteurs de savoir scientifique, et la production des ces producteurs du savoir lui incombe aujourd'hui quasi-exclusivement. C'est

découverte, mais aussi évolution linguistique/systématique devant mener à une synthèse. « C'est là, dans le dispositif de développement d'une Vie qui est en même temps Sujet, que se remarque le retour du savoir narratif » (Lyotard p.57) C'est par le fait que la recherche repose sur les sujets pensants qu'il devient possible d'accueillir le savoir; l'université devient au 19^e siècle le lieu privilégié de cet exercice.

par l'entremise du champ universitaire ainsi constitué que s'exerce sur le savoir sa dimension bureaucratique. Bourdieu reconnaît une propension inverse à s'intégrer dans la recherche de fond et la préférence pour une certaine concision dans la préparation du texte dans la mesure où un universitaire est disposé à accumuler les titres. Autrement dit, plus on recherche la reconnaissance, moins on est disposé à engager son temps dans la recherche. Mais les universitaires, de part et d'autre du champ, pour leurs raisons distinctes, voient leurs travaux engagés dans le processus bureaucratique. Pour les chercheurs, leurs travaux les engagent à une reconnaissance dans le champ du savoir. Les universitaires engagés à la recherche seraient plus enclins à défendre l'autonomie de ce champ, notamment en soutenant que le savoir ne peut être produit qu'après un long engagement. Pour les administrateurs, une certaine ambition carriériste caractéristique des bureaucraties les engageraient envers la recherche des positions dominantes dans la sphère du pouvoir, au contact d'individus provenant de champs concurrents, notamment celui du journalisme, par le troc du capital de leurs titres pour un capital proprement savant sensément généré après de longue recherche.

Pour Bourdieu, le champ universitaire est marqué par une série de conflit, d'abord entre facultés, ensuite à l'intérieur d'elles et enfin à travers la classe des universitaires ainsi constituée. La provenance sociale dans le choix des disciplines, la distinction entre sciences naturelles et sciences humaines d'une part et droit et médecine d'autre part, et le partage entre chercheurs et administrateurs, sont tous des fractures selon lesquelles se partagerait le champ universitaire. Bourdieu observe que l'ordre social se reproduit à travers ces divisions, la classe moyenne étant celle qui alimente les sciences humaines et les sciences sociales. Vis-à-vis de leur homologues juristes et médecins, disciplines quasi-antiques qui attirent les mieux nantis, les professeurs en provenance des classes moyennes sembleraient plus enclins à s'engager envers la recherche, raison pour laquelle entre humanistes et scientifiques résiderait la tentation de s'élever comme seul savoir authentique et de se faire les défenseurs de l'autonomie du champ du savoir. Ainsi, si entre sciences humaines et sciences pures se joue un débat pour la « scientificité », ces dernières n'est sont pas moins solidaires dans le champ universitaire face aux disciplines « cliniques ». Les deux sciences se réclament du champ du savoir et sont disposées par l'emploi du temps qu'exige la recherche en profondeur à ne pas s'engager dans l'administration. Bourdieu nous rappelle

qu'il ne s'agit jamais d'absolu, ni d'incontournable : la médecine semble particulièrement apte à accommoder ceux qu'il désigne comme « fondamentalistes », ces médecins versés dans le travail en profondeur. Il s'agit toujours de tendances, mais de tendances confirmées par ce que Wittgenstein nomme les « ressemblance(s) de famille » (Bourdieu, 1984, p.41). Ainsi, les classes moyennes se consacrent à la recherche diligente, alors que les classes élevées apportent avec elles une plus haute socialisation, qui se traduit notamment par une accumulation, non pas des accomplissements, mais des titres. On retrouve alors un effet de la provenance sociale non seulement sur le choix des disciplines, mais aussi dans le positionnement de l'universitaire entre administration et recherche.

« *L'habitus*, comme le mot le dit, c'est ce que l'on a acquis, mais qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous la forme de dispositions permanentes. » (Bourdieu, 1980, p.134). *Homo academicus* est construit sur l'histoire de la pédagogie de la France, plus précisément les années qui entourent 1968. Il faut bien se garder d'extrapoler directement dans une époque ultérieure et un contexte distinct de classe. Néanmoins, la logique qui anime son analyse devrait se répéter : le « conflits des facultés » répond à une homologie entre la provenance sociale et le choix de discipline, soit à des *habitus* qui unissent ses disciples. Bourdieu affirme que cette fracture entre, d'une part, les sciences humaines et les sciences naturelles, et, d'autre part, le droit et la médecine, s'expliquerait par la provenance sociale du savant. L'aspect « clinique » de ces dernières serait à la racine de leur attrait pour les classes sociales dominantes, les premières se contentant de « research » et de « scholarship ». Mais ce qui unit la « gauche » chez Bourdieu, c'est précisément cette volonté de miser davantage sur la valeur proprement savante du travail universitaire. Autrement dit, les disciplines que nous avons précédemment séparées en fonction d'un positionnement selon leur valeur symbolique/savante relative, se retrouveraient unies dans leur engagement savant devant une pratique « clinique ». Ainsi, la part de *l'habitus* du chercheur qui explique son choix de discipline expliquerait aussi la façon dont la recherche est valorisée. Pour la classe moyenne, qui s'adonne aux disciplines intensives, l'universitaire doit se consacrer à la recherche. Les classes élevées, qui se consacrent aux disciplines cliniques que sont le droit et la médecine, y apporte *l'habitus* d'une socialisation accrue qui mise d'avantage sur la reconnaissance d'une recherche « sociale », soit socialement disposée et socialement

comestible.

un habitus de la surproduction

Le champ du savoir est, depuis l'institutionnalisation de la recherche au 19^e siècle, façonné par les dynamiques du champ universitaire. « Le champ universitaire est un espace où le capital symbolique est très présent et où de fait les enseignants-chercheurs luttent et se trouvent en concurrence afin d'obtenir ce prestige spécifique. » (Viry, 2006, p.39). Comme nous l'avons vu, l'édition s'inscrit comme une tentative visant à structurer le discours puisqu'elle vise activement à s'inscrire dans une forme pré-établie sans forcément se voir contrainte d'annoncer qu'elle le fait ou de démontrer la légitimité de sa prétention. Bourdieu reconnaissait surtout aux critiques littéraire la fonction de régler ces formes pré-établies (*l'illusio*) en traduisant, dans leurs commentaires, les présupposés dominants de la sphère du pouvoir. Si l'on admet, comme le fait Bourdieu, que les deux sciences attirent les élèves de foyers plus modestes que ceux qui étudient le droit ou la médecine, il devient rapidement intéressant de voir comment se traduit l'éthique du travail. Sous ce modèle, chercheurs et administrateurs se retrouveraient engagés par le champ universitaire, mais de façon distincte, qui correspondent aux « ressemblances de familles », les premiers selon une éthique de la classe moyenne, les seconds selon une socialisation accrue.

S'il est aujourd'hui difficile d'employer le terme « savant » sans la connotation de chercheur, et n'y attacher que sa valeur première, celle de « celui qui sait », c'est parce que ce qui constitue aujourd'hui le savoir est principalement pensée sous l'œil d'un savoir spécialisé dont l'apprentissage exige de longues heures de réflexion. Cela va aussi pour ceux qui deviendront administrateurs, qui doivent faire leurs preuves avant d'entrer dans le champ. La frontière entre l'étudiant et le professeur est précise sur le plan administratif, mais dans la mesure où les deux sont concernés par leur développement et leur avancement intellectuel, ils agissent envers les mêmes objets, comme si l'évolution d'un étudiant se manifestait sous la forme d'une révélation progressive de la complexité du champ savant. L'immersion progressive dans un savoir initialement limité mais progressivement étendu serait ainsi la tentative de l'étudiant à saisir ce qui était précédemment inconnu, formant par là une pratique intellectuelle au cœur même de la recherche qui l'accompagnera jusqu'à sa transformation en professeur. Le

scepticisme envers un objet dont le chercheur ne veut affirmer l'existence qu'après une longue dissertation souligne combien il est nécessaire de procéder à la rédaction d'un ouvrage savant en affirmant implicitement une certaine ignorance. C'est d'ailleurs la distinction entre les notions de *recherche* et de *science* que pratique Latour (Latour, 2001, p.14). S'il est acquis que le chercheur puisse opérer légitimement d'emblée, la légitimité de ce qu'il a à dire, la puissance de son coup de langage repose en partie sur sa capacité à convaincre par l'élimination progressive des sources d'ignorances (dont il ne nie nullement l'existence).

Cette approche n'est pas forcément celle des juristes et des médecins, même s'ils doivent en démontrer certaines caractéristiques. L'affirmation implicite de l'ignorance n'est pas compatible avec l'approche clinique, qui elle repose sur un certain théâtre des certitudes. Il en est de même pour l'apprentissage, qui repose beaucoup plus sur la démonstration des cas que sur une théorie progressivement révélée. Ce n'est pas que le droit ou la médecine sont dépourvus de perspectives théoriques, mais plutôt que celles-ci ne forment pas le chemin privilégié par lequel on devient juriste ou médecin. C'est donc non seulement la prédisposition sociale de l'*habitus* de ces universitaires qui les prédisposent à une plus haute intégration dans le champ universitaire, mais aussi les chemins de leur apprentissage. Leur approche pédagogique laisse entendre que c'est la démonstration du cas qui assure la notoriété et non, comme c'est le cas pour les sciences humaines, l'ampleur des sources consultées ou la perspicacité théorique (qui elles sont redevables au champ du savoir). Mais, comme ailleurs, administrateurs et chercheurs sont regroupés dans un même champ et les pratiques des uns influent celles des autres. La concision dans la production textuelle qu'impose un emploi du temps dominé par des tâches administratives en vient à affecter les chercheurs, soudainement contraints à réduire l'ampleur de leurs projets. Et c'est ici qu'intervient l'édition savante. Incapable ou peu encline à reconnaître la distinction entre l'ouvrage de recherche et l'essai journaliste, les éditeurs savants, contraints de leur côté par une structure de coût qui elle aussi limite l'étendu des projets, et de plus engagés dans la recherche de noms percutants, imposent progressivement la concision dans la production des titres.

Nous avons vu dans la première partie la façon dont l'édition savante émerge dans la modernité par l'entremise du programme éditorial, dont la fonction est à la fois de contenir et

de recycler le discours, et dans la seconde partie que la distinction entre sciences humaines et sciences naturelles en est une de valorisation interne du champ puisqu'elles sont beaucoup plus similaires qu'elles sont différentes. Le champ universitaire apparaît ici comme une troisième contrainte autour de laquelle se positionne l'éditeur savant. L'avancement universitaire se fait, de part et d'autre du champ, par la reconnaissance, mais alors que d'une part il s'agit d'une reconnaissance dans le champ du savoir, de l'autre, c'est la reconnaissance politique et sociale hétéronome qui est source d'avancement. Au-delà des formes de production qui marquent les deux bouts du champ universitaire, il faut publier. La forme contemporaine du champ universitaire repose ainsi sur une approche à l'évaluation bureaucratique qui pige non seulement dans le champ du savoir, mais aussi dans le retentissement général des publications. L'édition savante, partenaire de ce jeu administratif, est inscrite dans ce processus précisément de la façon qui répond à ses besoins, celui des manuscrits. Le « publish-or-perish » est une variable incontournable dans le carriérisme universitaire et procure parallèlement un immense matériel aux éditeurs savants, matériel à partir duquel ils peuvent construire leur capital culturel, notamment en équilibrant, comme le fait OUP, la production d'ouvrage concis/grand public (Oxford, London) contre ceux qui s'inscrivent plus profondément dans le champ savant (Clarendon Press). « In some settings it is no exaggeration to say a 'publish or perish' culture has taken hold. Journals regarded as high level on account of their impact factor are swamped with submissions and commonly have 90% rejection rates. » (Pulverer, 2011, p.167). Les rapports entre éditeurs savants et leurs auteurs sont ici profondément marqués par les effets du régime d'avancement professionnel dans lequel ces derniers existent.

Il y a un sérieux, dans le sens que confère à ce mot Bourdieu dans le cadre de son exploration de l'esthétique bourgeoise (Bourdieu, 1992), dans l'expérience du travail universitaire. Il punit sévèrement les manques à l'ordre en retenant les avancements. L'accumulation des publications joue sur le prestige puisqu'il évoque l'impression d'un avancement dans le savoir, mais le cumul des titres socialement reconnus peut avoir l'effet de compenser le pauvre capital symbolique/savant que possède l'ouvrage vulgarisateur écrit sous la pression d'un emploi du temps dominé par les tâches administratives. Les deux formes de publications se verront toutefois désignées « livre savant » et en viendront à occuper la même fonction dans le champ universitaire.

Jamais déliés de leurs fonctions d'auteur savant, les administrateurs incarnent néanmoins une autorité savante similaire à celle de leurs collègues chercheurs. L'université devient ainsi un site où se mêlent des *habitus* socialement distincts (bourgeoisie et petite-bourgeoisie), mais qui conjointement créent un champ dans lequel l'engagement envers la production savante est déterminé de part et d'autre par le besoin d'avancement bureaucratique.

« L'*habitus* universitaire peut ainsi être caractérisé par un esprit de compétition, de concurrence qui ne doit pas être confondu avec celui qu'on peut retrouver au sein d'une entreprise. À l'université, il ne s'agit pas de faire un chiffre d'affaires, mais de produire intellectuellement. (...). Il faut lutter pour être vu, reconnu, avoir de la considération. Ce besoin, voire la nécessité d'être reconnu par les collègues, devient le moteur pour de nombreux universitaires. » (Viry, 2006, p.39) Viry poursuit son propos en affirmant que la notion de l'*habitus* est nécessaire, mais non suffisante pour expliquer les parcours universitaire et qu'il faut aussi adopter une perspective de « sociologie clinique » qui permet de réinsérer un élément individuel dans la pratique. Cette seconde composante ne contredit pas notre propos, qui peut très bien s'y adapter. Mais si nous sommes d'accord que l'*habitus* proprement universitaire serait à la source de la production savante, nous y ajoutons un rôle plus profond pour la provenance sociale, qui divise entre « scientifiques » et « juristes/médecins ». Tous sont engagés dans une production dont le rythme augmente à mesure que se développe le marché du livre savant (ce qui comprendra éventuellement son extension, par la vulgarisation, dans le marché général du livre) et la compétition entre chercheurs qu'occasionna l'expansion des universités. Mais la forme et l'ampleur trahissent le partage du champ universitaire en deux. Alors que les chercheurs semblent voués à des dissertations, la « droite », puisqu'elle s'engage plus profondément dans le cumul des titres, se satisfait de publications écourtées. La division se manifeste aussi à l'intérieur des facultés; rappelons qu'il s'agit toujours de tendance. Ainsi, certains politicologues, comme d'ailleurs plusieurs juristes, se voient attirés par le journalisme.

conclusion

Nous nous retrouvons devant une notion de l'auteur savant comme celle d'un individu investi d'une autorité en vertu de son intégration dans les réseaux universitaires. Malgré les tentatives

de l'âge classique visant à l'écarter, l'auteur savant est depuis l'avènement de la modernité essentiel à la légitimité du livre savant, non seulement comme son dépositaire, mais aussi en raison sa fonction essentielle dans la réactualisation du discours. Or, si l'université a été le lieu d'un avancement de la connaissance sans précédent dans l'histoire, l'intégration du chercheur aura l'effet d'en rediriger, selon leurs prédispositions sociales, certain vers une recherche « pour la recherche », et d'autre vers un mode de rédaction lié à un emploi du temps typique de l'effet des tâches bureaucratiques, qui peuvent aussi être celles du positionnement social. De part et d'autre, entre ceux qui font la recherche et ceux qui s'appuient sur leurs anciennes recherches, la production de savoir est nécessaire; mais entre les formes de production que permettent les formes distinctes d'emploi du temps se situe une dimension importante du livre savant, celle entre l'essai d'universitaire-journaliste et la monographie destinée aux autres chercheurs. La distinction entre les deux formes fut peut-être plus prononcée à certains moments et sous certaines conditions. Mais elle s'efface aujourd'hui, très souvent confondue dans sa source unique, l'université. L'« ouvrage savant » peut désigner les deux formes de textes puisqu'elles sont toutes deux le produit d'universitaires, ce groupe de gens engagé dans une conscientisation hégélienne du savoir. Autrement dit, l'autorité de l'auteur savant efface la distinction entre l'essai journaliste et la monographie. Tout comme se confondent sciences naturelles et sciences humaines, recherche de fond et essai se retrouvent sur un même axe, marqué par des positionnements correspondants dans le champ universitaire. Au-delà des formes précises du livre, c'est sa désignation comme livre savant qui lui confère une autorité, et non pas un critère d'évaluation objective. Les fonctions de rassembler et de légitimer les textes ne sont pas nouvelles à la modernité. Mais la modernité aura l'effet de les enchaîner dans un réseau de légitimation d'une complexité jusque-là inédite.

L'exposé des activités des éditeurs savants en trois tableaux révèle un entrelacement d'influences et de significations sans cesse à renégocier. Malgré les certitudes apparentes, les éléments-clés que sont le livre, le savoir, et l'auteur demeurent fluctuants. L'intériorisation d'un processus administratif fondé sur une perspective moderne du savoir, l'insertion dans un marché de signification, et la délimitation des auteurs à l'intérieur des universités sont tous des dispositions par lesquelles les éditeurs savants maintiennent, dans l'industrie générale de l'édition, leur spécificité organisationnelle. L'objet de l'édition savante est donc de les maîtriser, selon des consignes particulières à son positionnement désiré dans un champ qui lui serait propre. Elle ne parvient pas à imposer un contrôle parfait sur le déroulement du savoir, mais ses activités n'en sont pas moins déterminantes dans l'élaboration des consignes de ce champ. La soumission à l'évaluation par les pairs, le développement d'un appui éditorial à la réactualisation du savoir, et l'intégration de l'autorité savante dans l'esprit des universitaires sont les moyens par lesquels l'édition savante y procède. Elle peut indirectement contrôler l'évolution du marché par la gestion de son programme éditorial et serait partenaire dans le processus d'avancement des universitaires. Mais ce serait au niveau du champ du savoir que son influence se ferait le plus ressentir. Devant composer avec l'héritage « visuel » des sciences naturelles, mais dans une empiricité moderne, elle se voit contrainte à réduire le savoir à une forme administrable.

La première partie cherchait à replacer les éditeurs savants dans le marché du livre. L'attachement à une valeur symbolique du livre, le développement du programme éditorial, et l'entrelacement de celui-ci dans la production de nouveaux savoirs, y seraient les caractéristiques principales de l'édition savante. Le projet de collection est emblématique de ce phénomène, mais il trahit parallèlement l'empiricité de la modernité. Le projet de la finitude du savoir rassemblé par la collection s'invalide lorsqu'il reconnaît le besoin ou exprime le désir d'ajouter un autre titre. Nous avons vu dans la seconde partie comment le savoir scientifique s'articule aujourd'hui autour des sciences humaines et des sciences naturelles, mais aussi comment la pratique de l'édition savante est complice d'un désordre épistémologique, dont elle tire profit. En les confondant, la pratique de l'évaluation externe permet de profiter conjointement de sources de légitimité nées pendant des âges distincts. L'administration du savoir a principalement pour

objet de l'insérer dans un réseau de légitimité adapté à la modernité. Le champ institutionnel prescrit un régime de validation du savoir dont les critères demeurent ancrés dans la perspective d'une contribution à la somme des savoirs, alors que sa fonction est de refléter l'autorité de l'évaluateur. Enfin, dans la troisième partie, nous avons vu que l'auteur savant se retrouve aujourd'hui enlacé dans le champ universitaire, un champ de nature bureaucratique. Les disciplines scientifiques, qui s'appuient sur la recherche théorique, font concurrence aux disciplines dites cliniques, qui reposent sur l'étude du cas. Il y aurait correspondance générale entre, d'un bord, classe moyenne, sciences et production de monographie, et, de l'autre, classe élevée, droit ou médecine et production d'essai. Comme ailleurs, ces tendances se confondent dans la pratique de l'éditeur savant, qui n'a pas à distinguer entre les deux formes de production. Gesner, le bibliographe suisse, est un acteur typique de la modernité puisqu'il fonde son organisation du savoir sur ses propres efforts, mais deux siècles et demi s'écouleront avant que les éditeurs savants en viennent à se prévaloir de cette autorité, et encore là seulement en réponse à une transformation plus générale dans l'ordre de la pensée.

L'édition savante se retrouve ainsi à l'entrecroisement du champ universitaire, du champ du savoir et de la sphère du pouvoir, et forme entre ces trois espaces un champ qui lui serait propre. Le livre, le savoir et l'universitaire sont les trois partenaires de l'édition savante. L'évolution des rapports qu'entretiennent avec eux les éditeurs, savants et autres, n'est pas univoque, généralisée, ou sans retour; nous avons voulu décrire l'évolution des possibilités, non des trajectoires historiques. Or, c'est précisément ce méli-mélo de pratiques accumulées, modifiées, rejetées ou cooptées qui forme l'horizon historique à partir duquel il devient possible de tracer une archéologie de l'édition savante.

démonstration

Qu'il y eut quelques répétitions à travers les trois parties fut à demi voulu. Nous avons voulu leur imposer une symétrie précisément afin de faire saillir les points de rencontre entre perspectives différentes sur une même activité. Ainsi, entre le livre, le savoir, et l'auteur, entre l'histoire du marché du livre, celle du champ savant, et celle du développement des universités au 19^e siècle, et, enfin, entre la réactualisation du savoir, la pratique de l'évaluation par les pairs et l'*habitus*

des universitaires se dressent des parallèles capable de démontrer des influences hétéronomes sur le champ du savoir, qui seraient celles de ce champ de l'édition savante auquel nous avons fait allusion.

La présence des éditeurs savants dans le marché du livre s'inscrit comme une première source d'influence sur le champ du savoir. Dans sa volonté de reconnaître une plus grande valeur symbolique dans le livre, l'éditeur savant développe un programme éditorial autour des discours scientifiques. Or, dans la mesure où la valorisation qu'il est capable d'effectuer dépend du discours en vogue, l'orientation de ses choix est susceptible d'être dominée par le savoir déjà accessible. L'administration du savoir a ici pour effet d'orienter, indirectement, son développement. En second lieu, les éditeurs savants participent au maintien de la haute valorisation des sciences naturelles en transposant dans la modernité le critère du visuel, effort auquel se conjuguent aussi des intérêts économiques externes. Les compétitions internes au champ du savoir, dans lesquelles participent, notamment par l'évaluation par les pairs, les éditeurs savants, représentent une seconde source d'influence sur son libre déroulement. Enfin, les rapports entre l'édition et l'avancement universitaire transposent dans la production savante les effets d'un emploi du temps typique de l'administration bureaucratique. L'essai se manifeste comme une forme plus attrayante de rédaction, d'autant plus qu'elle se confond avec la monographie de recherche. L'édition savante, notamment en raison de difficultés financières chroniques, se fera partenaire de ce complot, qui lui imposent moins de coûts et tend à rassembler des noms mieux cotés socialement. Surtout en période de crise financière, l'éditeur savant se voit disposé à troquer de son capital culturel fondé dans le champ du savoir pour un capital économique capable de le soutenir, et y parvient d'autant plus facilement qu'il peut confondre l'essai et la monographie en pointant au lieu commun de leur production, l'université.

Tout semble indiquer que le champ du savoir s'inscrit à partir du 19^e siècle comme champ d'activité intellectuel indépendant. Son autonomie semble assurée par un prestige cultivé auprès de son lectorat volontairement restreint, et, à l'inverse de la poésie dans le champ littéraire français du 19^e siècle, installé dans une forme de bureaucratie et compensé en conséquence. Mais alors que son insertion dans le marché du livre et son rapport avec la

valorisation interne au champ allaient exercer sur le savoir une pressions visant à le conformer à quelques chose d'administrable, c'est sous l'effet du champ universitaire que l'édition savante s'insère dans une forme de bureaucratisation du savoir. Ensemble, ces trois instances exposent les dimensions essentielles de l'édition savante, soit ce qui la distingue dans le marché, dans le discours et parmi toutes les autres formes de « fonction d'auteur » qu'on peut reconnaître.

Les trois menaces que pose sur le savoir l'édition savante semblent précisément celles par lesquelles elle assurerait son positionnement dans ce champ qui lui est propre. Autrement dit, ce champ de l'édition savante pèserait sur celui du savoir puisque le positionnement qu'on y effectue dépendrait du capital culturel que peut créer son programme éditorial, de son positionnement dans le discours sur la science et de ses auteurs de réputation. Ce champ serait celui qui gît dans les marges de ce texte, qui s'avère en dernière instance en être une exploration, mais à l'inverse, soit à partir de ses effets. Il demeure difficile de soutenir, comme nous avons voulu le faire au départ, que l'édition savante menace automatiquement et directement l'autonomie du champ du savoir; il nous est possible d'affirmer que cela est possible, certainement de façon indirecte, puisque ses activités permettent l'insertion d'intérêts hétérologues dans le champ du savoir. Or, l'éditeur savant peut se faire un partenaire authentique de l'autonomie du champ, notamment en reconnaissant pleinement les trois sources de contraintes (matérielles, philosophiques et universitaires) auxquelles il est exposé. L'édition savante doit jouer un jeu astucieux entre la sphère du pouvoir économique et son capital culturel. Notre exposé dégage ainsi une éthique de la pratique de l'édition savante qui reconnaîtrait les difficultés à moyen terme liées à l'exportation de son capital culturel, les influences épistémologiques concurrentes sur le texte, et son rôle dans le positionnement des universitaires.

limites et perspectives

Nous avons souscrit au format du mémoire en profitant de ses avantages; au lieu d'un énoncé, nous avons offert trois perspectives desquelles il devient possible de lancer une variété de recherches plus fines. Une étude en profondeur du processus décisionnel au sein de maisons d'édition savante à la lumière des trouvailles serait d'un intérêt certain. De même, le champ

savant demeure soumis à plusieurs tensions internes autre que celle entre sciences naturelles et sciences humaines. Nous pourrions, comme Bourdieu le voudrait, pousser l'analyse dans les disciplines, au-delà des facultés. Il convient, dans chaque cas, de pousser cette analyse d'un champ distinct pour l'édition savante. Notre propos se fixait *à partir* de l'éditeur savant. Un texte complémentaire pourrait renverser la perspective et discuter explicitement des consignes susceptibles d'influer sur son positionnement parmi ses homologues.

Au niveau des limites méthodologiques, il convient de revenir sur le fait que nous avons voulu confondre sciences sociales et sciences humaines. Bourdieu est certes de l'avis qu'elles se distinguent, notamment par leur âge et leur intégration respective dans l'éducation secondaire, formant ce lien entre enseignement scolaire et enseignement supérieur qui fut critique dans la constitution du champ universitaire français de l'après-guerre¹⁰. De même, nous n'avons pas exercé la distinction entre recherche et enseignement, tension pourtant très claire. « J'ai, il est vrai, montré que la recherche n'a pas le même poids dans la carrière universitaire que l'enseignement puisque pour accéder à un statut supérieur, la recherche est hautement valorisée. L'enseignement lui-même bénéficie de plus ou moins de prestige selon le cycle dans lequel les cours sont dispensés. » (Viry, 2006, p.328)

Une dernière question hante notre texte, celle de la « critique savante ». Bourdieu est de l'avis que toute critique doit partir de l'analyse du positionnement dans le champ (Bourdieu, 1992). Mais les éléments ultérieurs, propres à l'objet d'art lui-même, ne sont pas sans intérêt. La façon de les approcher constitue une question capable d'occuper un tout autre texte. Cette discussion représenterait un examen approfondi du processus d'évaluation des textes, tant de la part de l'éditeur, dans l'articulation de son programme éditorial, que de l'évaluateur, et de l'administrateur universitaire.

10 Elle aurait fourni un marché dans lequel recrutée des enseignants déjà apprivoisé aux savoirs canoniques.

Bachelard, Gaston (1953) *Le matérialisme rationnel*, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige, 224 pages

Barthes, Roland (1970) *L'empire des signes* Flammarion, coll. Champs, Paris, 151 pages

Bourdieu, Pierre (1980) *Questions de sociologie*, Les Éditions de Minuit, Paris, 277 pages

Bourdieu, Pierre (1984) *Homo Academicus* Les Éditions de Minuit, coll. Le Sens Commun, Paris, 315 pages

Bourdieu, Pierre (1992) *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Édition du Seuil, coll. Libre Examen, Paris, 481 pages

Bringhurst, Robert (2011) *What Is Reading for?* Cary Graphic Arts Press, Rochester, NY, 39 pages

Bringhurst, Robert (1992/2008) *The Elements of Typographic Style version 3.2* Hartley and Marks, Point Roberts, WA, 383 pages

Black, Michael (2000) *A Short History of Cambridge University Press*, Cambridge University Press, Cambridge, 84 pages

Blake, Norman Francis (1969) *Caxton and his World* Andre Deutsch, London, 256 pages

Blake, Norman Francis (1991) *William Caxton and English Literary Culture*, The Hambleton Press, London, 315 pages

Carter, Harry (1975) *A History of Oxford University Press : Volume 1, to the Year 1780* Clarendon Press, Oxford, 640 pages

Dorleijn, Gills; Grüttemeier, Ralf et Korthals Altes, Liesbeth (eds.) (2010) *Authorship Revisited : Conceptions of Authorship around 1900 and 2000* Peeters, Walpole, MA, 253 pages

du Gay, Paul (2004) *Organizing Identity* Sage Publications, coll. Culture, Representation and Identities, London, 193 pages

Feather, John (Ed.) (2011) *Book Publishingm Volume 1* Routledge, New York, NY, 555 pages

Foucault, Michel (1966) *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines* Gallimard,

coll. Tel, Paris, 400 pages

Foucault, Michel (1970) *L'ordre du discours* Gallimard, coll. NRF, Paris, 82 pages

Gould, Thomas (2012) « The Church and Peer Review : Was 'Peer' Review Fairer, More Honest Than Now » *Journal of Scholarly Publishing*, Vol. 44, No. 1, October 2012, pp. 36-60

Greco, Albert N. (Ed.), *The State of Scholarly Publishing : Challenges and Opportunities*, Transaction Publishers, New Brunswick, NJ, 2009, 254 pages

Harari, Josué V. (Ed.), *Textual Strategies : Perspectives in Post-Structuralist Criticism*, Cornell University Press, Ithica, NY, 1979, 475 pages

Hegel, Freidrich, trad. par J. B. Baillie, (1807/1910) *Phenomenology of Mind* <http://www.marxists.org/reference/archive/hegel/phindex.htm>, Avril 2013

Howard, Graham (2012) « Peer Review As Boundary Work » *Journal of Scholarly Publishing*, Vol. 43, No. 3, Avril 2012

Latour, Bruno (1996) *La vie de laboratoire : la production de faits scientifiques*, Éditions La Découverte, Paris, 300 pages

Latour, Bruno, *Le métier de chercheur : regard d'un anthropologue*, Éditions INRA, coll. Sciences en questions, Paris, 2001, 103 pages

Liotard, Jean-François (1979) *La condition postmoderne*, Les Éditions de Minuit, Paris, 109 pages

Macri, Erin M. & Khan, Karim M. (2011) « Single-blind peer review : an appropriate compromise between two ideals? » *Learned Publishing*, Vol. 24 (3), pp.164-165

Muir, Frank (1976) *An Irreverent and Thouroughly Incomplete Social History of Almost Everything*, Stein and Day, New York, NY, 372 pages

Pulverer, Bernd (2011) « Close one eye and open wide! » *Learned Publishing*, Vol. 24 (3), pp.167-169

Singleton, Alan (2011) « The pain of rejection » *Learned Publishing*, Vol. 24 (3), pp.162-163

Vaux, David L. (2011) « Double blind peer-review » *Learned Publishing*, Vol. 24 (3), pp.165-167

Viry, Laurence (2006) *Le monde vécu des universitaires ou La République des Egos*, Presses Universitaires de Rennes, coll. Le Sens Social, Rennes, 359 pages

Weber, Max, trad. par Talcott Parsons (1947) *The Theory of Social and Economic Organization*, The Free Press, New York, 436 pages

Wheeler, Bonnie (2011) « The Ontologie of the Scholarly Journal and the Place of Peer Review » *Journal of Scholarly Publishing*, Vol. 42, No. 3, April 2011, pp. 307-322

Zucker, L. G. (1987) « Institutional Theories of Organization » *Annual Review of Sociology*, 13, pp.443-464

